



JACQUES LE CORSAIRE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. CH. DESNOYER ET NUS-FOLLET

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 4 MAI 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JACQUES, capitaine de corsaire.....
PAUL, son fils.....
DUBREUIL, capitaine de la marine impériale.....
GASPARD, valet.....
BENJAMIN.....

MM. DELAUNAY.
DUBREUIL.
ST-MAR.
SCARL.
FANDRIGO.

CHRISTIAN, esclave.....
MARGUERITE, femme de Jacques.....
AMÉLIE, jeune orpheline.....
MANON, mariée.....

M. SEVILLE.
II^{me} ANNE.
FRÉDÉRIC.
MÉLANT.

Le acte se passe en France, de 1810 à 1812.

Cet acte a lieu dans un petit port de mer du département de Nord, et à peu de distance du port de Dunkerque. Un salon chez Dubreuil.

ACTE PREMIER.

Le Retour et le Départ.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENJAMIN, seul,

Il met les meubles en ordre avec une sorte de rage.

Je suis furieux ! est-il possible d'être vexé, humilié, mortifié, mystifié, moqué, insulté, vilipendé, blâmé comme je l'ai été !... et dire qu'il n'y a pas là quelqu'un sur qui je puisse passer ma colère... quelqu'un à qui je puisse

administrer... (Il assomme de coups de poing les oreillers d'un canapé.) Non, j'ai beau faire, ça ne me soulage pas... Oh ! si j'avais du courage !...

SCÈNE II.

DUBREUIL, BENJAMIN.

DUBREUIL. Eh bien, qu'est-ce que c'est ? à qui en as-tu, Benjamin ?

BENJAMIN. A personne !... histoire de faire une besogne et de ranger les meubles. Ça va bien ce matin, monsieur le capitaine ?

DUBREUIL. Mais... c'est à toi qu'il faut demander cela... mon pauvre garçon ! tu as des mouvements nerveux... qui m'épouvantent... Que diable t'est-il donc arrivé ?

BENJAMIN. Il m'est arrivé, capitaine, que je suis amoureux.

DUBREUIL. Amoureux !

BENJAMIN. O Manon ! Manon ! Manon !

que tu me causes de tourments !

DUBREUIL. Manon !... la mariéeuse ?

BENJAMIN. Oui, la petite pêcheuse de ma-

rie, à qui le papa tient une auberge là-bas près du rivage... Manon, si gentille, si joufflue... si ricanieuse et si cruelle !...

DUBREUIL. En vérité...

BENJAMIN. Un cœur de rocher... Hier au soir, résolu d'en finir et de la demander en mariage à ses père et mère, je me conforme aux vieux usages du pays : je prends avec moi mon oncle Gohineau, et de plus, une grosse cruche pleine de vin... nous allons, l'un portant l'autre, frapper à la porte de l'auberge... l'auberge au papa de Manon. On nous reçoit très-poliment, moi et ma cruche, on nous invite à souper... j'accepte, on me place à côté de Manon ; mon genou droit coudoyait son genou gauche... côté du cœur... J'étais dans le septième ciel ; je mange comme quatre et je bois comme douze... la nuit se passe en causant, en jabotant de toutes sortes de choses, excepté de la seule qui m'intéressait, toujours arrivant l'usage du pays... On parle de votre prochain embarquement, et du retour de votre ami intime, le corsaire Jacques.

DUBREUIL, à part, en se levant. Jacques !
BENJAMIN. On parle d'une femme, la bouff,
la vertu même, et que tout le monde admi-
re comme à Dunkerque.

DUBREUIL. Marguerite ! J'ai peine à mal-
triser mon émotion.

BENJAMIN. Enfin, on arrive comme ça
jusqu'au jour... c'était le moment de l'é-
pave décisive, et Manon se lève pour aller
chercher le dessert.

DUBREUIL. Attends donc... en effet... on
m'a raconté cette singulière coutume, d'a-
près le choix que fait la jeune fille des fruits
dont est composé le dessert, l'amoureux doit
comprendre sa destinée.

BENJAMIN. Juste... le raisin, les figues, les
nêdes... excellent signe : amour, sympathie,
on n'a plus qu'à publier les bans dans la
journaie. S'il y a des noisettes et des amandes,
on peut traduire ça par : couci, couci ! il fau-
dra voir... vous ne déplaies pas, mais vous ne
plaisez guère, vous repasserez dimanche.
Enfin, si la future laisse se glisser une noix,
mais je dis une seule noix, dans tout le
dessert...

DUBREUIL. C'est un refus, un congé.

BENJAMIN. Absolument comme si elle pen-
sait le balai pour vous mettre à la porte.

DUBREUIL. Eh bien ?

BENJAMIN. Eh bien, monsieur, le dessert
à Manon était composé d'un énorme sac
de noix.

DUBREUIL. Parez-vous, garçons...

BENJAMIN. On s'est jeté dessus, on les a
dévotés en havant à ma santé, on m'appelait
le galant à la noix, ce qui est, dans le dépar-
tement du Nord, la plus mortelle injure qu'on
puisse faire à un amoureux, et Manon, la
pauvre Manon... (La porte du fond s'ouvre,
entre Manon qui mange des noix.) Ah ! la
voilà ! Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANON.

MANON, d'*Dubreuil*, sans voir Benjamin.
Une lettre qu'on vient de remettre à notre
auberge pour monsieur le capitaine.

DUBREUIL. Donne, donne donc ! Le mes-
sage que j'attendais. Merci, merci, mon
enfant.

à droite à gauche. Manon, se croyant seule, se met de
plus belle à manger des noix.

SCÈNE IV.

MANON, BENJAMIN.

BENJAMIN. Encore... elle en mange en-
core, la scélératte.

MANON, dédaignant de rire. Hal ! hal ! hal !
c'est vous, monsieur Benjamin ! ha ! ha ! ha !
vous n'en voulez pas ? Elles sont excellentes...
c'est mon cousin Giblot qui me les a
gâtées.

BENJAMIN. Le cousin Giblot... n'a ma-
tière...

MANON. J'adore la marine... ça et les noix
c'est ma seule passion.

BENJAMIN. Silence ! Nanon, silence ! ou je
fais un coup de ma tôle, je m'engage...

MANON. Dans la marine ?

BENJAMIN. Je m'engage à ne plus vous
parler.

MANON. À votre aise. Adieu, monsieur
Benjamin.

BENJAMIN, la retenant. Un instant... Il
faut s'expliquer, il faut me répondre.

MANON. Je vous ai répondu cette nuit.

BENJAMIN. Ça ne suffit pas... qu'est-ce
que vous voulez ? qu'est-ce que vous exigez
de moi ? qu'est-ce que je dois faire pour vous
être agréable ?

MANON. Allez-vous-en !

BENJAMIN. Plait-il ?

MANON. Engagez-vous dans la marine...

BENJAMIN. Ah bah ! vous voulez...

MANON. Je déteste les politons et les gena
innutiles. J'adore les braves et surtout les
marins... je suis folle des marins... C'est du
sang de matelot que j'ai dans les veines... et
je suis née native de Dunkerques, à quatre
lieues d'ici... Dunkerque, la patrie à Jean
Bart. Dans quelques heures, monsieur le
capitaine Dubreuil va mettre à la voile...
Partez avec lui, devenez un intrépide soldat
comme mon cousin Jean Giblot ; revenez
après une bonne campagne sur mer...

BENJAMIN... Et vous m'aimerez ?

MANON. Je serai votre femme.

BENJAMIN. Parole ?

MANON. D'honneur.

BENJAMIN. Oh ! si j'avais du courage !

MANON. Ça ne vous va pas... eh bien alors...

Elle se remet à manger ses noix.

BENJAMIN. Arrêtez... arrêtez... je consens
à tout...

MANON. Vous partirez ?

BENJAMIN. Oui ; je vous aime tant... je
m'éloignerai de vous aujourd'hui même.

MANON. Et vous serez matelot ?

BENJAMIN. Je le serai... Vous faites de
moi tout ce que vous voulez, Manon...

MANON. Et vous serez brave ?

BENJAMIN. Je tâcherai, je ferai tout mon
possible.

MANON. Parole ?

BENJAMIN. D'honneur !

MANON, lui tendant la main. Tote b...
Adieu, Benjamin... adieu, mon fiancé.

BENJAMIN. Au revoir, ma future.

MANON. À votre retour, je vous sacrifie
ma passion pour les noix, et quand vous me
renouvellerez votre demande, je ne mettrai
pas un seul fruit sec dans votre dessert.
Adieu !

SCÈNE V.

BENJAMIN, seul un instant, puis DU-
BREUIL.

BENJAMIN. Je suis éberlué... Voilà un
moment qui efface bien des tribulations...
Qu'est-ce qu'aurait dit ça ? Comme ça vous
moulez la tête, la voix de deux beaux yeux !
Je deviens brave de minute en minute ! (A
Dubreuil, qui rentre à gauche.) Mon capi-
taine, vous allez partir, n'est-ce pas ?

DUBREUIL. Sans doute... tu as des gages
à me récupérer, c'est vrai, et dans l'instant...

BENJAMIN. Non, capitaine, il ne s'agit pas
de gages... Voulez-vous m'engager ?

DUBREUIL. Toi ?

BENJAMIN. Je veux être matelot... je veux
affronter les tempêtes, les ouragans, les combats
navals... je veux apprendre à danser
la danse de preuds garçons à la peau... je veux
enfin, je veux être digne de Manon.

DUBREUIL. Ah ! ah ! je te comprends, mon
garçon... C'est l'amour qui te donne du cou-
rage.

BENJAMIN. Juste... je n'en ai peut-être

pas encore, mais ça viendra...

DUBREUIL. Eh bien ! va trouver mon
contre-maitre, et dis-lui d'inscrire ton nom sur
le livre du bord.

BENJAMIN. J'y cours. Au revoir, mon ca-
pitaine... O Nanon ! Nanon ! Nanon !... Tu
feras de moi un Jean Bart...

Cherchant à pleurer.

Si l'empereur savait que c'est d'être matelot,
il quitterait sa couronne pour venir au sein des flots.
Il quitterait sa couronne pour être matelot.
Filleul du pieux la Ligue et matelot français.

Il sort.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, seul, parcourant avec émo-
tion la lettre que Manon lui a remise.

Cette lettre... Enfin, je respire ! Le ciel
a couronné mes efforts... Il ne mourra
pas, lui, ce pauvre Verdier !... (Lisant.)
« Monsieur le capitaine, je n'oublierai jamais
« ce que vous avez fait pour notre famille,
« et je garde au fond de l'âme tout le dévoue-
« ment, toute la tendresse d'une fille, à celui
« qui m'a rendu mon père... Amélie Ver-
« dière. » Allons, au milieu de mes
chagrins, de mes inquiétudes, c'est du moins
une consolation d'avoir fait un peu de bien.
Quand je vais qu'il Saint-Vallery et la
France, il me restera une place dans le cœur
de Verdier, dans celui de sa fille... pour eux,
j'aurai toujours été un ami franc et loyal...
mais pour d'autres... O Marguerite ! le sa-
crifice de ma vie ne suffirait pas pour expier
tous mes torts envers toi... J'étais pauvre,
ambitieux... et je fus cruel et lâche ; je l'a-
bandonnai, perdue, déshonorée, à la coltre
de ton père, et quand, honteux de moi-
même, déchiré par les remords, et aimant
toujours, je voulais revenir à toi pour répa-
rer ma faute, il n'était plus temps : ta famille
l'avait imposé un autre mariage, on t'avait
devenue l'épouse de Jacques, de ce brave
marin, de ce cœur loyal dans les hasards de
la guerre me rapprochèrent plus tard, et qui
m'appelle son ami.

UN MATELOT, annonçant. Capitaine, une
dame, qui a refusé de dire son nom, de-
mande...

DUBREUIL. Que dis-tu ? Amélie peut-être...
oui, elle vient me remercier d'avoir sauvé
son père...

Il lui signe au matelot de la laisser entrer.

Entre Marguerite en robe de nuit noire et en voile blanc.
— Ce costume, qui doit se reproduire plus tard, est
de signature.

SCÈNE VII.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL, regardant de surprise. Ce n'est
pas elle ! O mon Dieu ! je doute encore si
mes yeux... Est-ce bien vous, madame ?
vous, Marguerite !

MARGUERITE. Moi-même, monsieur Du-
breuil.

DUBREUIL. Vous ! qui depuis le jour fatal
où vous m'avez appris que vous apparteniez
à un autre je n'ai pu entretenir ni seul instant
l'illusion que j'avais eue de persistance à
me fuir, chaque fois que dans le monde un
hasard nous rapprochait l'un de l'autre...
Vous iriez riez moi ! Oh ! j'ai peur en vous
voyant... il faut que ce soit quelque grand
malheur qui vous amène...

MARGUERITE. Un malheur ! je viens le

conjoindre au contraire, et je l'espère, il en est temps encore.

DUBREUIL. Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE. Oui, monsieur, vous me voyez tremblante et misérable... folle... oui, folle de terreur... un pressentiment funeste, un avertissement du ciel...

DUBREUIL. Comment ? expliquez-vous...

MARGUERITE. Cette nuit, je pensais au prochain retour de Jacques, et lorsque malgré moi j'ai cédé au sommeil... je l'ai revu en effet, il a reparu devant moi, l'œil sombre, menaçant ; il me montrait une de ces lettres que je vous ai écrites autrefois, et qui renferment tout le mystère de ce fatal amour dont je voudrais perdre même le souvenir : « Ces lettres, les reconnais-tu ? me disait-il, c'est là ton crime, Marguerite ; en voici le châtiement... » Alors, un jeune homme couvert de sang, blessé à mort, vint tomber à mes pieds... ce jeune homme, c'était Paul, mon fils, et son meurtrier... c'était Jacques.

DUBREUIL. Son père !... Ah ! loin de vous, Marguerite, ces affreux présages que rien ne peut justifier ! Vous reverrez Paul aujourd'hui même...

MARGUERITE. Le croyez-vous ?

DUBREUIL. Son père, qui l'adore et qui peut être fier de lui, vous le ramènera... Qu'il ait ces lettres...

MARGUERITE. Vous les avez encore ?

DUBREUIL. Elles ne m'ont pas quittées...

MARGUERITE. Ah !... vous allez me les rendre ; il faut les anéantir, il le faut ; un accident peut vous en séparer, les faire tomber entre les mains de mon époux, et sa jalousie, qui m'a fait tant souffrir alors qu'elle ne s'appuyait sur aucune preuve, se réveillerait implacable et terrible.

DUBREUIL. Sojalement...

MARGUERITE. Jacques n'ignorait pas longtemps que vous m'aviez aimé avant que je devinsse sa femme, et dans les premières années de notre mariage son amour ombrageux m'a fait quelquefois un crime d'une tristesse que je ne pouvais toujours cacher à ses regards.

DUBREUIL. Je conçois vos inquiétudes, madame ; ces lettres que je voulais garder jusqu'à la mort, car elles sont ce que j'ai de plus précieux au monde, ces lettres vous seront rendues.

MARGUERITE. Aujourd'hui ?

DUBREUIL. Le portefeuille qui les renferme est là. (Il indique une porte à gauche.) À l'instant, je vais vous les rendre, les décrire avec vous ; vous obéirez, enfin. (Fausse sortie.) Mais que je puisse, avant de vous dire adieu éternel adieu, malade, vous supplier de me pardonner... Oh ! moi aussi, Marguerite, j'ai bien souffert !... J'ai vécu triste, isolé, sans l'amour d'une femme, sans la tendresse d'un fils !... Un fils ! oh ! si le nôtre eût existé, je lui aurais fait oublier, la force de dévouement, de soins, la honte de sa naissance. Mais ce malheureux gage de notre coupable amour, cet enfant abandonné comme sa mère, quand je voulais le revoir... il était mort !

MARGUERITE. Peut-être.

DUBREUIL. Qu'avez-vous dit, grand Dieu !

MARGUERITE. Ce secret... j'ai voulu prouver longtemps le renfermer dans mon âme, et pour que tout lieu fût rompu entre nous deux, je vous ai seulement, à votre retour, annoncé la mort de notre enfant ; mais dans

ce jour de trouble et d'épouvante je vous dis la vérité... Oui, peut-être, en effet, notre malheureux fils a-t-il cessé de vivre ; peut-être aussi...

DUBREUIL. Achetez, au nom du ciel ; achetez.

MARGUERITE. Eh bien... il y a vingt ans, après votre abandon, forcée par l'irrésistible volonté de mon père d'épouser Jacques, je me laissai conduire à l'autel. Un an après ce mariage, j'étais devenue mère. Ce fut alors qu'éclata la révolution ; Jacques en adopta d'abord les principes avec ardeur, et y prit une part des plus actives ; mais bientôt il rentra devant son ouvrage, et l'indomptable énergie de son âme ne put réprimer l'horreur que lui inspirèrent les excès de cette époque. Son indignation, qui n'éclata que trop aux yeux de tous, fut réprimée au crime ; il fallut s'exiler ; mais son fils, âgé de quelques mois à peine, faible et malade, ne pouvait, sans être exposé à une mort presque certaine, supporter les fatigues du voyage, et nous fûmes forcés de le laisser en France. Alors, par un sentiment bien explicable dans le cœur d'une mère, j'allai le couler à la même femme sûre et dévouée à qui l'amaïme coupable de Dubreuil était déjà venue confier avec lui...

DUBREUIL. Notre fils... au village du Tourville, n'est-ce pas ?... c'est là que je l'ai embrassé quelques jours avant mon départ ?

MARGUERITE. Oui, Tourville... Je me disais que ce pauvre enfant, condamné à rester toute sa vie seul, isolé dans le monde, sans liens de famille, déshérité de la tendresse de sa mère, se rattracherait, pendant les premières années de son enfance, à quelqu'un qui lui appartenait par les liens du sang ; je me disais qu'un jour il appellerait du moins son ami celui à qui il ne pourrait jamais donner le doux nom de frère... et je partis en faisant promettre à cette femme mêmes soins, même amour pour tous deux.

DUBREUIL. Bonne mère !

MARGUERITE. L'un des enfants, l'aîné, portait au cou une chaîne d'or à laquelle était attaché votre portrait ; l'autre, une croix de diamants que Jacques m'avait donnée le jour de notre mariage. Trois années s'écoulèrent, et il nous fut permis enfin de revoir le ciel de la France. Je courus à Tourville ; mais, hélas ! quel affreux malheur était arrivé !... La veille même, le 12 septembre 1795...

DUBREUIL. Eh bien ?

UNE VOIX, au dehors. Ne m'entends-tu pas ? Il faut sur-le-champ que je parle à ton maître.

MARGUERITE. O ciel !

DUBREUIL. Qu'entends-je ?

LA MÊME VOIX, toujours à l'extérieur. Annonce-moi donc... annonce le capitaine Jacques.

MARGUERITE. Ah !... c'est lui !

Elle tombe évanouie.

DUBREUIL. Étouffez ! grand Dieu !...

Il a... que le temps de tirer sur elle le rideau d'une fenêtre surprenant de laquelle elle se trouve, à gauche, son premier geste.

SCÈNE VIII.

LES MEMES, UN MATELOT, qui annonce : puis JACQUES.

LE MATELOT. Le capitaine Jacques.

Entrée de Jacques en costume pittoresque de corsaire. Scène du malin.

JACQUES, allant à Dubreuil, et lui servant la main. Dubreuil !... Ah ! ça fait du bien de revoir le ciel de son pays et de presser la main d'un frère d'armes. Eh bien ! qu'avez-vous donc, capitaine ? cette main tremble dans la mienne !

DUBREUIL. Pardon, pardon, Jacques ; mais un trouble involontaire...

JACQUES. Et quo je comprends, que je partage, moi qui m'attends de vous le reprocher... nous autres marins, nous sommes à la fois les plus endurcis et les plus faibles de tous les hommes. Je n'ai jamais quitté ce regagné mon bord, moi, un brutal, un corsaire, sans être tout près de verser une larme ; et quand, à la fin d'un campagne qui l'avait tenu longtemps éloigné de moi, un ami se retrouvait à mes côtés, je tremblais comme vous faites, capitaine ; je me disais... ce que vous vous dites, sans doute, que bien d'autres avaient été engloutis par la tempête ou frappés par les balles ennemies. Oui, celui qui est là, qu'on embrasse, vous fait penser à ceux qui manquent et qu'on s'embrassera plus... (En disant ces mots, Jacques a marché machinalement vers le rideau, s'assied à quelques pas de là. Dubreuil se place entre lui et le rideau. Jacques continue sans avoir remarqué son émotion.) Mais j'ai peu de temps sans doute à rester auprès de vous, mon ami ; car le jour même où je viens de débarquer, moi, vous allez mettre à la voile, n'est-il pas vrai ?

DUBREUIL. En effet... ce matin même.

JACQUES. Je sais cela ; et voilà surtout pourquoi je me suis arrêté ici avant de retourner à Dunkerque. Je viens vous demander un service.

DUBREUIL. À moi... Parlez.

JACQUES. L'empereur, vous le savez, en m'honorant d'une faveur que je n'avais pas attendue, en me nommant gouverneur du fort de Dunkerque, m'enchaîne à terre, et me condamne pour longtemps au repos. Il faut que mon fils continue mon ouvrage, et ne laisse ni paix ni trêve à ceux que je voulais poursuivre jusqu'à la mort. Il y a de par le monde, vous le savez, un jeune aventurier, Français d'origine, à ce qu'on dit du moins, mais qui s'est rendu à l'Angleterre.

DUBREUIL. Christian ?

JACQUES. Oui, c'est cela ; c'est cela même, Christian le Pirate... on l'appelle ainsi quel qu'il ne soit pas même un pirate ; non, il peut y avoir encore quelque honneur à ce métier-là... Mais lui, lui, c'est pas un marin, c'est pas un soldat... c'est un espion... À vingt ans... espion... c'est à vous sonlever le cœur d'indignation et de colère ! Aussi, ce Christian, je le hais de tout l'amour que je porte à la France... mon fils aussi a juré sa perte... et Dieu aidant, et sous vos ordres, capitaine, mon fils tiendra son serment.

DUBREUIL. Sous mes ordres !...

JACQUES. Il le faut. Je lui veux, à lui, une gloire plus réelle, plus solide, et surtout plus régulière que la mienne. Que voulez-vous ! en ce pour ses enfants plus vaillants, plus ambitieux qu'on ne l'a jamais été pour soi-même... un artisan veut que son fils soit artisan, un soldat prétend que le sien de vienne officier ; moi, je suis capitaine corsaire, il faut que Paul soit un jour amiral ; et pour

commencer sa fortune, c'est à vous que je viens m'adresser. Dites, capitaine Dubreuil, voulez-vous dès aujourd'hui que mon élève soit le vôtre? Je prendrais-vous à votre bord? et, pour qu'il puisse devenir plus tard un amiral, voulez-vous en faire un aspirant?

DUBREUIL. Je l'attends.

JACQUES. Tout à l'heure, ici, jo vous l'amène. Mais vous comprenez maintenant qu'il me faut déchirer le cœur de sa mère, en lui apprenant que Paul, que son fils est reparti? L'instant même où il venait du débarquer; il reparti sans pouvoir l'embrasser, elle! (Cri étouffé de Marguerite, derrière le rideau; effroi de Dubreuil; mouvement de surprise et d'attention de Jacques.) Ah!... ce cri de douleur... j'ai cru reconnaître...

DUBREUIL, à part. Elle est perdue!

JACQUES. (Moment de silence, pendant lequel Jacques fait un demi-mouvement vers le rideau, puis enfin il dit à Dubreuil, en affectant du sourire.) Vous n'êtes pas seul ici, commandant... Je conçois que, le jour d'un départ, on a des adieux à faire; et je vous prie d'excuser l'importance de ma visite. Je rejoins mon fils, et j'ai vu son attendre avec lui sur le rivage, à l'heure où vous devriez mettre à la voile. (A part, en regardant encore le rideau.) Oh! je ne m'éloigne pas. (Haut.) À bientôt, commandant, à bientôt!

Il sort.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

Dubreuil se rappelle Jacques jusqu'à la porte du fond; il se voit longtemps de l'autre avec inquiétude, puis, redoublant vivement la soie, il vient lever le rideau qui cache Marguerite.

DUBREUIL. Venez, venez, madame!

MARGUERITE. Mais où fuir, mon Dieu? comment sortir d'ici?

DUBREUIL. Maintenant, impossible... Tous ces marins rassemblés sur la plage...

MARGUERITE. Et il va revenir, lui! revenir avec mon fils... Ah! plutôt mourir que de les attendre!

Elle redescend vivement le théâtre, après avoir baissé son voile.

DUBREUIL, ouvrant une porte à droite sur premier plan. Tenez, là! l'entrez dans cette chambre, madame, et peul-être... oui, je parviendrai bientôt à vous soustraire à tous les regards... (J'ai Jacques repartir sur le seuil de la porte du fond. Dubreuil continue sans le voir, en s'adressant toujours à Marguerite, près de disparaître à la droite.) Main d'abord... ces lettres, je vais les chercher... (il montre la guérite), et les apporter à l'instant, à l'instant même, je vous le jure.

Jacques a fait quelques pas en avant; mais dans ce moment Marguerite a repart sans voir sur sa figure et disparaît. Dubreuil ferme à clef la porte de droite, et disparaît vivement par celle de gauche pour aller chercher le portefeuille et les lettres. Jacques reste seul un instant, il est pâle, presque en délire, et parcourt le théâtre avec agitation.

SCÈNE X.

JACQUES, seul.

Qu'a-t-il dit? des lettres qu'il a juré d'apporter... Ah! je jure, moi, si mes persécuteurs, mes soupçons ne m'ont pas abusé,

je jure que mon bras me fera raison des coupables. (Regardant vers la droite.) Elle est là! (S'avançant de ce côté.) Fermée! cette porte est fermée!... Et je doute encore!...

SCÈNE XI.

JACQUES, DUBREUIL.

DUBREUIL, reprenant son seuil de la porte à gauche, le portefeuille à la main. Jacques! grand Dieu!

JACQUES, sans le voir, et toujours près de la porte à droite. Oui, je doute, et je me demande toujours si je n'ai pas été le jouet d'un prestige, d'une illusion terrible; car, tout à l'heure, quand je suis rentré furtivement dans cette chambre pour découvrir enfin la vérité, j'ai cherché de nouveau à entendre cette femme. Pas un mot! J'ai voulu la voir, son voile m'a dérobé ses traits.

DUBREUIL, à part. Qu'entends-je! Ah! comment l'arracher à la mort que la menace!

Il sort par le fond, en montrant les signes de la plus grande inquiétude.

SCÈNE XII.

JACQUES, seul.

Allons, Jacques, allons, contiens-toi... mais homme... N'ai-tu pas commencé déjà à combattre cet aveugle transport de jalousie? Oui, tu as été assez malade de toi pour ne pas essayer de te convaincre à l'instant, à l'instant même... Tu sais, que se portait convulsivement vers ce rideau, s'est arrêtée tout à coup à la pensée que tu t'abaisais peut-être, que tu devais respecter un secret qui pouvait ne pas t'appartenir... et maintenant, maintenant, au contraire, en démontrant ici, en se résignant pas à cette force impérieuse qui te ramène sans cesse de ce côté (il marche encore vers la droite), Jacques, c'est à un mauvais génie que tu cèdes, c'est à une mauvaise action que tu vas faire... Va-t'en!... va-t'en!...

Il ramène la scène. La porte s'ouvre du dehors, et l'on entend la voix de Gaspard.

SCÈNE XIII.

JACQUES, GASPARD.

GASPARD, au dehors. Allons, sa large, Graluduel... je viens chercher mon commandant, le capitaine Jacques.

JACQUES. Gaspard!

GASPARD, paraissant sur le seuil avec un Matelot qui cherche vainement à le retenir. Jo te dis qu'il est ici... Allons, file, Graluduel, égruge-toi! j'ai à deviser avec mon supérieur.

JACQUES. C'est toi, mon brave!

Sortie du matelot.

GASPARD. C'est donc pour vous dire, mon commandant, que votre fils, que monsieur Paul n'ignore pas la démarche que vous êtes venu faire dans cette maison.

JACQUES. Que dis-tu?

GASPARD. Et que franchement, ça ne lui va pas... ni à moi non plus... non, il ne se soucie pas, lui, un apprenti corsaire, de faire partie de la marine impériale; enfin, il aimerait mieux, et je dis qu'il a raison, d'une batterie, rester matelot à votre bord toute sa vie que de passer officier sous les ordres de monsieur Dubreuil.

JACQUES. Dubreuil! Tais-toi! tais-toi! Ce

nom m'a rendu toute ma fureur.

GASPARD. Plait-il?

JACQUES. C'est vainement que je luto contre moi-même... non... j'o n'étais pas en délire... ce cri étouffé, là... derrière ce rideau!...

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc, mon commandant?

JACQUES. Ah! mon cœur a battu avec trop de violence!... Il y avait une trahison à côté de moi... cette voix, c'était la sienne! cette femme qui est là, c'est Marguerite!

GASPARD. O ciel! taisiez-vous! taisiez-vous! Si d'autres que moi vous avaient entendu...

JACQUES. Oui, toi, le seul ami de Jacques le Corsaire, le seul qui ne te riras pas de ses souffrances.

GASPARD. Eu riro, excusez... comme si toutes vos souffrances n'étaient pas les miennes.

JACQUES. Eh! que m'importe après tout l'opinion des autres? que me fait le monde entier lorsque j'ai pu te soupçonner, Marguerite!

GASPARD. Mais, mon commandant...

JACQUES. Ah! ce supplice est trop affreux et je n'y résiste plus... Dussé-je faire éclater à tous les yeux ma honte et ma misère; dussé-je, en renversant cette porte...

GASPARD, se plaçant vivement entre lui et la porte de droite. Arrêtez, je vous en conjure, arrêtez! (La porte du fond s'ouvre.) Par là, quelqu'un! monsieur Dubreuil peut-être!...

JACQUES, regardant. Oui, Dubreuil!... C'est lui!... c'est de lui-même que je veux tout apprendre...

Jacques et Gaspard sont au fond, à l'extrême gauche. Dubreuil entre par la porte du milieu.

SCÈNE XIV.

LES MENES, DUBREUIL.

DUBREUIL, à part, en regardant à la droite Jacques que Gaspard empêche de s'élaner vers lui. Il est là!... mon Dieu! réussirai-je! parviendrai-je seulement à triompher du trouble, de l'émotion que j'éprouve?...

JACQUES. Que dit-il?...

DUBREUIL, de même. Allons, du courage! (Haut et avec intention, de manière à être entendu de Jacques.) Un seul instant me reste... bientôt le signal du départ... Je vais la revoir pour la dernière fois.

JACQUES. La revoir!

Dubreuil marche vers la porte de droite et met la clef dans la serrure. Jacques veut s'élaner pour la suivre.

GASPARD, cherchant toujours à le retenir. Mon commandant, par pitié!

JACQUES. Tais-toi!

Il porte la main à son poignet.

DUBREUIL. Venez, venez, madame! Jacques marche avec rage vers Dubreuil et la femme qui vient d'entrer; elle lève son voile. Mais cette femme, ce n'est pas Marguerite, elle a seulement à peu près la même taille, et une toilette complètement semblable.

GASPARD, avec joie. Ah! ce n'est pas elle.

JACQUES, reculant en Gaspard. Ce n'est pas elle... Oh! quels tourments j'ai souffert! La jeune femme est toujours debout près de Dubreuil. Elle est pâle, baisse les yeux, et paraît en peine au personnage qu'elle remplit.

DUBREUIL. Ne tremblez pas, nous sommes seuls...

LA JEUNE FEMME. Seuls !... Vous l'avez voulu... Cette oeuvre, je n'ai pas eu le courage de la refuser, mais...

DUREUIL, lentement et jetant toujours un peu ses paroles vers Jacques et Gaspard, tout en s'adressant à la jeune femme. Ne vous repentez pas de me l'avoir accordée, madame ! elle adoucira l'amertume de mes regrets, lorsque je vais me séparer de vous. Tenez vos lettres, les voici ! qu'ils soient détreints par vous aujourd'hui ces tristes gages d'un mystère que le monde doit ignorer à jamais. Quant à moi, votre souvenir est pour toujours gravé dans mon âme... (Coup de canon.) Ah ! déjà... le signal... Adieu !

LA JEUNE FEMME, remontant vers le fond du théâtre comme pour sortir par la porte du milieu. Adieu !

On entend la voix de Paul au fond, à l'extérieur.
PAUL. Mon père ! mon père !
JACQUES. Paul !

LA JEUNE FEMME, posant un cri de surprise et d'effroi, comme si elle reconnaissait la voix du jeune homme. Ah ! que venez-vous d'entendre ?

Elle remet vivement son voile sur sa figure, redressant la tête et sort par la porte de droite. Au fond, derrière de Paul, qui se trouve entouré bien vite de Jacques et de Gaspard. Dureuil, se reculant, effrayé de ne pas s'apercevoir qu'ils ne sont pas venus ensemble.

SCÈNE XV.

JACQUES, DUREUIL, GASPARD, PAUL.

JACQUES. Capitaine Dureuil, voici désormais votre élève, le compagnon de vos dangers et de votre gloire.

DUREUIL, tendant la main à Paul. Venez, venez, Paul.

PAUL. Monsieur, je vous dois avant tout de la franchise. Ce n'est pas moi qui ai demandé à prendre du service dans la marine impériale ; j'en ai mieux aimé, je l'avoue, combattre toujours sous le pavillon de mon père, et rester corsaire comme lui.

GASPARD, à part. À la bonne heure ! nom d'un biscail, je suis de son avis, moi.

PAUL. Mais il ne le veut pas, et je ne sais pas murmurer quand il commande. Je viens donc, non pas volontairement et d'un plein gré, mais franchement et loyalement, me mettre sous vos ordres, et je vous jure, tant que je serai à votre bord, la même obéissance que j'ai toujours eue pour mon père.

JACQUES. Et toujours il sera digne de son capitaine, n'est-ce pas ?

PAUL. Je serai digne de vous, mon père ! GASPARD, à part. C'est ça... non d'une sardine ! Je suis encore de son avis. (Regardant des officiers de marine qui viennent d'entrer et qui fraternisent avec Paul.) Fichtre ! quel joli petit corsaire la marine impériale vient nous prendre !... Volez, va !

Nouveaux coups de canon.

DUREUIL. Partons, messieurs, partons ! JACQUES, embrassant Paul à plusieurs reprises. Ah ! dans mes bras ; encore... dans mes bras !

PAUL. Ces balaïes, vous les porterez à ma mère !

JACQUES. Oui, à ta mère. Adieu !

PAUL. Adieu, mon père.

BENJAMIN, qu'on aperçoit ici seulement, près de la fenêtre de droite, un premier plan, en habit de matelot, et envoyant des baisers à l'extérieur. Adieu, Manon... Tâche de m'être fidèle... si c'est possible TOUS. Adieu !

ACTE DEUXIÈME.

Le Ménagement du Corsaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, MANON.

À la levée du rideau, Marguerite entre par la droite, et Manon par le fond, en lui faisant de grandes révérences.

MARGUERITE. C'est toi, Manon ?
MANON. Oui, madame ; dans un instant ce jeune homme viendra.

MARGUERITE. Quel jeune homme ?
MANON. Vous savez bien, madame, ce jeune marchand dont je vous ai parlé, ce colporteur qui doit vous fournir les belles choses qui manquent encore... là dedans.

Elle montre une corbeille de mariage placée sur la table.

MARGUERITE. Ah ! oui, ton protégé, Manon.

MANON. Dame ! il m'a supplié si gentiment de le présenter à madame, de lui procurer sa pratique, surtout pour la corbeille de mariage à M. Paul... Je n'ai pas pu résister... et je me suis dit comme ça que le jour où madame allait marier son fils, elle ne me refuserait pas à son tour...

MARGUERITE. Tu as raison... pour moi c'est un jour de bonheur, et je veux que tout le monde...

MANON. C'est ça, tout le monde... lui surtout, ce pauvre garçon ! il est si à plaindre ! à ce qu'il paraît !

MARGUERITE. Qui donc ?

MANON. Vingt ans tout au plus... et pas un être sur la terre pour s'occuper de lui... non orphelin... moi, je ne sais pas si toutes les femmes me ressemblent, mais il n'y a rien qui m'intéresse comme ce mot-là... orphelin !... ah ! ça me fait un effet...

MARGUERITE. Un orphelin ! vingt ans !... mais de qui parles-tu donc ?

MANON. Du colporteur.

MARGUERITE, reprenant un air d'indifférence. Ah !... c'est assez ; tu le feras entrer dès qu'il se présentera.

MANON. Oui, madame, ça fera un remerciement de plus que j'aurai à ajouter à tant d'autres.

MARGUERITE. Que dis-tu ?

MANON. Oh ! je n'oublierai jamais tout le bien que vous avez fait à notre famille. D'abord, M. Jacques a nommé mon père concierge de cette citadelle, dont il venait lui-même d'être nommé commandant... ensuite quand il y a trois mois, après deux ans de campagne sur mer, M. Paul, blessé, est venu débarquer à Saint-Vallery, en compagnie de celui qui était alors mon fiancé...

MARGUERITE. Benjamin.

MANON. Oui, madame, Benjamin le poltron c'est comme ça qu'en l'appelait autrefois... Benjamin le ragueur, c'est comme ça qu'on l'appelle aujourd'hui. Pour lors, à son retour, vous m'avez donné bon espoir, et sur la prière de votre fils, vous avez voulu faire sur-le-champ notre mariage ; moi, j'étais d'avis d'attendre le rétablissement de M. Paul ; mais lui, Benjamin, il était trop pressé pour ça, il ne pouvait plus attendre... si bien que depuis six semaines, Manon la mariée est devenue mame Benjamin.

MARGUERITE. Et tu es heureuse ?
MANON, avec un peu d'hésitation. Heureuse !... certainement... bien heureuse... cependant...

MARGUERITE. Cependant... tu aimes ton mari...

MANON. Je l'aime... j'y vais tout dire : je n'aurais pas effeuillé une pique pour m'assurer comment que je l'aime !... parce que si, en fin de compte, il me répondait : pas du tout, j'aurais peur de la croix.

MARGUERITE. Mais tu es toi, Manon ; il t'aime, lui, et c'est un brave mari.

MANON. C'est vrai... v'là ce qui m'enrage ! ce qu'il m'end furieuse contre moi-même, c'est qu'il est à présent marin dans l'âme comme je l'avais voulu... c'est qu'il s'est battu comme un démon dans la dernière campagne, c'est qu'il s'en est fait quatre et qu'il jure comme six, enfin qu'il a toutes les qualités de son état... et pourtant je ne peux pas l'aimer... moi, je ne peux pas, c'est plus fort que moi ; je lui ai tenu ma promesse, je suis sa femme, mais le cœur n'y est pour rien... absent ou présent, il me produit le même effet ; quand il arrive, ça m'est égal, et quand il s'en va, ça ne me fait rien... N'est-ce pas, madame, que c'est affreux de ma part !...

MARGUERITE. Mais peu à peu, puisqu'il est bon, dévoué pour toi, digne de ton estime et de ton affection, tu finiras par le reprocher cette indifférence que tu éprouves à présent, et par lui rendre justice ; d'ailleurs tu n'en aimes pas un autre, n'est-ce pas ?

MANON. Dame, je n'en vendrais pas jurer.

MARGUERITE. Comment ?

MANON. Oui, madame, ce n'est pas ma faute, et je fais tout ce que je peux pour m'en défendre... Mais j'ai promis de tout vous dire... Il y a quelqu'un qu'était venu se pays un mois avant mon mariage et qui vient d'y revenir depuis quatre jours, quelqu'un qui n'est pas marin cependant, pas du tout marin, et que je ne peux pas voir sans éprouver la quelque chose que je ne comprends pas... quand il s'en va, ça me révolte... et quand il arrive... (Ici, elle se retourne, aperçoit Christian qui vient d'entrer, déguisé en colporteur ; elle pousse un petit cri de surprise et d'émotion.) Ah !

MARGUERITE. Qu'est-ce donc ?

MANON. Le colporteur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, saluant. Me voilà aux ordres de madame, tout heureux qu'elle veuille bien accepter mes services.

MARGUERITE. On vous a recommandé à moi avec tout d'éloquence...

CHRISTIAN. C'est lui, madame. Manon est si bonne pour moi... aussi tout me reconnaît... (Bas.) Tout mon amour...

MANON, à part. Ah ! mon Dieu ! encore ce parole-là... c'est qu'il l'a dit beaucoup mieux que Benjamin.

MARGUERITE, montrant Manon. Un mot d'elle a suffi pour me décider à m'adresser à vous plutôt qu'à tout autre. Vous êtes orphelin, m'a-t-elle dit...

De ce moment elle le regarde avec une petite moue d'envie, qui se dissipe pendant les paroles suivantes de Christian.

CHRISTIAN. C'est vrai... je n'ai jamais eu de famille pour veiller sur moi... il a bien fallu parvenir seul à me faire une existence, et si elle est toute maure que celle qui m'en était donnée par mes parents... ce n'est pas ma

taute. J'ai dans ce balut, je l'espère, tout ce qui pourra plaire à madame, des dentelles, des pièces de soie, des cachemires.

MARGUERITE. Voyons.

CIBISTIAN, *étalant son ballot sur une table*. A vos ordres, madame; regardez, prenez, choisissez.

MANON. Ah! que c'est joli!

CHRISTIAN, *à part, pendant que les deux femmes regardent*. Attention, Christian, et ne perds pas une caute... Enfin, tu vois dans cette botte... *(Il montre Manon, qui regarde toujours les étoffes.)* Et c'est à elle que tu es redevable. *(Bas, en lui baisant la main.)* Merci, ma chère Manon, merci...

SCENE III.

LES MÊMES, BENJAMIN.

BENJAMIN, *qui est entré pendant la fin de la scène précédente, et qui a vu Christian baisser la main de sa femme*. Crê tonnerre! MANON. Benjamin!

CHRISTIAN. Le mari!

MARGUERITE, *qui n'a rien vu, se retournant*. Plait-il?... Qu'avez-vous donc?

BENJAMIN. Rien... rien, madame... c'est que j'avais cru voir... Ici, Manon, venez par ici.

MANON. Me voilà, mon petit Benjamin.

BENJAMIN, *bas*. Benjamin lo rappeur, madame, et ceux qui baisent les mains des épouses, les uns des époux leurs-y frictionnent l'omoplate.

MANON. Monsieur... pas d'bête, c'était pour me remercier...

MARGUERITE, *qui a fait son choix dans les marchandises étalées devant elle*. Laissez-moi cela, je vous prie, et plus tard...

CHRISTIAN. Suffit, madame! je ne suis pas pressé... Oh! j'attendrai aussi longtemps que vous voudra.

Il salue Marguerite, puis Manon, et sort à gauche en regardant affectionnément cette dernière sous le nez.

BENJAMIN, *à lui-même*. Qu'est-ce qu'il a dit, le grelin. Je crois qu'il regarde ma femme! mille millions de tonnerre, quo je bisque!

MANON. Il n'y a pas de quoi... c'est pour me remercier...

MARGUERITE, *qui a regardé à l'extérieur vers la gauche*. Ah! inouïs! c'est lui! c'est mon fils! Mes amis, laissez-moi!

BENJAMIN. Je file, madame; suivez-moi, Manon. Et toi, guesard du colporteur... je ne te perds pas de vue, et au premier geste équivoque, je te casse.

MANON. Monsieur...

BENJAMIN. Pour le remercier.

Il se retire ensemble par la droite. Entrent à gauche Paul et Gaspard, retenu par le costume du premier acte, Paul en uniforme de lieutenant de marine.

SCENE IV.

MARGUERITE, PAUL.

PAUL, l'embrassant. Ma mère! ma bonne mère!

MARGUERITE. Mon fils, mon cher Paul! Ah! je me dédommage enfin d'une si longue absence! Mais je ne puis encore m'habituer à mon bonheur; je t'ai pleuré pendant des années entières, et tu es m'es rendu que depuis quelques heures. Tu es soufflé plus, n'est-ce pas? et ta blessure...

PAUL. C'était peu de chose, ma mère, et je regrette seulement les inquiétudes qu'elle vous a causées.

MARGUERITE. Peu de chose! pourtant tu as été forcé de rentrer en France avant la fin de la campagne, et ce n'est qu'après trois mois de convalescence que tu es pu quitter Saint-Vallery pour revenir auprès de nous.

PAUL, souriant. Vous savez bien qu'un autre motif me retenait.

MARGUERITE. Ingrat, tu nous avais donc oubliés...

PAUL. Oh! ne me blâmes pas, ma mère; à côté de mon amour pour vous, un autre sentiment s'est élevé en moi... et mon Amélie est si bonne!... Vous l'avez vue lorsque j'étais souffrant, malade, et que vous étiez venue veiller avec elle au chevet de votre fils... vous l'avez vue, et ces entrevues si courtes n'ont-elles pas suffi pour vous la faire chérir?

MARGUERITE. Oui, je la chéris, Paul, elle dont les soins t'ont rendu la vie; je l'aime pour toute bonheur que son amour te donne. En la voyant, je me suis assurée que j'avais eu tort de me délier de ton enthousiasme du jeune homme... et je l'ai dit à ta mère; retiens-ici par les devoirs de sa place, il s'en était remis sur moi du soin de juger et d'apprécier cette jeune fille. Il m'avait donné plein pouvoir, je m'en suis servie pour décider ton mariage, pour fixer même le jour des fiançailles...

C'est moi... ton père va voir et embrasser pour la première fois ta future, et sur-le-champ nous signerons le contrat. Vois si je t'ai tenu ma promesse, et dans quels termes je lui ai parlé d'Amélie.

PAUL. Et moi, je renonce à vous parler du ma reconnaissance, ma mère... après tant de preuves de votre tendresse, que vous dirais-je?

MARGUERITE. Une parole qui me comblerait de joie...

PAUL. Laquelle?

MARGUERITE. Paul... après ton mariage tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? L'amour d'Amélie te retiendra auprès de nous, et je n'aurai plus sans cesse à trembler pour tes jours.

PAUL. Y songez-vous, ma mère? est-ce que je puis mentir ainsi à ma destinée, aux principes que j'ai reçus, aux études et aux travaux de jeunesse... est-ce que nous vivons dans un temps où l'on puisse songer au repos, aux joies de la famille? Non; ma vie, à moi, c'est celle du vieux corsaire Jacques.

L'exemple que je dois toujours suivre, c'est le sien; à moi tous ses dangers et toutes ses fatigues; mais aussi à moi toute sa gloire.

Ah! pourquoi ne m'est-il pas permis encore de suivre et d'imiter mon père!

SCENE V.

LES MÊMES, JACQUES, *qui a paru au fond, et entendus les dernières paroles de Paul*.

JACQUES. Bravo, garçon! tu l'imiteras, entends-tu bien, et tu le surpasseras, ça t'en réponds.

PAUL. Mon père!

Il l'embrasse.

MARGUERITE. Vous étiez là!

JACQUES. Oui, j'étais là, corbleu! et j'ai tout entendu. Non, fils, mon brave Paul... embrasse-moi donc encore une fois, et viens un peu que je te regarde au grand jour!

PAUL, *faisant en s'avançant la salut militaire*. Présent, capitaine!

Jacques tire la tête de son fils dans ses bras, et le regarde avec amour; Marguerite a repris depuis l'entrée de Jacques un air de coquette et d'effroi. Ici Christian reparait dans le jardin, qu'il traverse de la gauche à la droite en rasant avec la plus grande attention, et

SCENE VI.

LES MÊMES, BENJAMIN et CHRISTIAN au fond.

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il regarde par là, le brigand?... Ça doit être ma femme... cristie

Tout deux disparaissent à gauche.

SCENE VII.

JACQUES, MARGUERITE, PAUL.

JACQUES, *à Paul*. Sois-tu, garçon, que ton Amélie ne me semble pas trop à plaindre?... *(A Marguerite.)* Hein! qu'en dis-tu? Eh bien, à quoi penses-tu donc?

PAUL. Ma mère...

JACQUES. Tu as des chagrins... aujourd'hui, aujourd'hui même, le jour du retour et des fiançailles de ton fils.

MARGUERITE. Des chagrins! pouvez-vous le croire?

Paul lui serre la main avec inquiétude.

JACQUES. Tiens, Marguerite, il faut que je te parle à cœur ouvert... et devant lui... C'est moi, n'est-ce pas, moi seul qui suis cause de cette affliction muette et persévérante?

MARGUERITE. Que dites-vous, Jacques?

PAUL. Vous, mon père?

JACQUES. Ehl sans doute... une existence tumultueuse comme la mienne ne pouvait s'arrêter tout à coup... Je ne pouvais être enchaîné, cloué à terre, sans regretter malgré moi l'Océan et ses mille dangers, qui ont fait à la fois l'agitation et le bonheur de ma jeunesse...

Enfin, l'arrête tout souvent que ce calme plat auquel je suis condamné m'indigne, m'irrite contre moi-même... et alors je fais partager aux autres, sans le vouloir, tout l'ennui, toute la douleur que j'éprouve...

Je deviens morose, grouleux, insupportable, et parfois mon humeur sombre va jusqu'à se créer des tourments qui ressemblent à un accès de délire comme il y a deux ans, à Saint-Vallery... le jour du son départ.

Il montre Paul.

MARGUERITE. O ciel!

PAUL. Mon père!... je vous en supplie, éloignez de vous toute pensée de tristesse, et rappelez-vous quel reproche vous adressez à l'instant à ma mère.

JACQUES. C'est vrai... je suis un fœu, un insensé. *(A part.)* Qu'allais-je dire de quels souvenirs vils je m'humilier et moi torturer moi-même en présence de mon fils!

Paul, va me chercher ta future... que je la voie, que je l'embrasse, me fût-ce que pour savoir à quoi m'en tenir sur les pompeux éloges dont toi et ta mère vous avez gratifié son portrait.

PAUL. Je vais vous la présenter, mon père.

JACQUES. A la bonne heure! en attendant, viens, Marguerite, viens relire avec moi, tous les articles du contrat, et y ajouter quelques nouvelles clauses à l'avantage de notre belle-fille.

PAUL. Ah! mon père, que je vous salue! Jacques. Comment tu es encore là! cours donc! c'est bien le moins, monsieur, qu'elle fasse connaissance avec son beau-père, un beau avant les fiançailles.

PAUL. Je vous l'amène.

JACQUES. Sur-le-champ. Viens, viens donc Marguerite.

Il criait par la porte de gauche avec Marguerite, Paul, par celle de droite. On a vu repartir Christian dans le jardin pendant les dernières lignes de la scène précédente.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, puis BENJAMIN.

CHRISTIAN, entrant doucement dans le salon quand les trois autres personnages eussent dû s'éloigner. Maintenant, je sais tout ce que je voulais savoir... Je suis content de moi et surtout de cette petite Manon, qui vient sans s'en douter de secourir si puissamment l'exécution de mes projets... Pauvre femme ! elle me croit amoureux d'elle... Est-ce que je sais ce que c'est que l'amour, moi?... est-ce que depuis mon enfance, n'ayant trouvé d'appui et d'amitié chez personne, je n'ai pas dû fermer mon âme à toutes les faiblesses humaines?... Je n'ai vu dans la vie qu'une sorte de lutte continuelle, mais une lutte d'adresse et de ruse plutôt que de force et de courage, où il fallait sans cesse tromper et exploiter les autres, ou bien être dupe, et mourir de faim... Je ne suis pas mort... J'ai vécu, j'ai très-bien vécu en ne croyant à rien au monde, rien qu'à mon intérêt, en n'ayant qu'une seule passion dans l'âme, celle de l'or.

Il a dit ces mots ou se taitait en sortant dans un hall d'autres marchands qu'il a laissés en sauto lors de sa première sortie.

BENJAMIN, qui a reparu dans le jardin pendant les dernières lignes de ce monologue. Ce que c'est que la jalousie ! quel fâcheux métier elle me fait faire ! V'là une heure que je l'espionne, sans être sûr de rien... Au moins, si j'étais sûr de quelque chose, ça me consolerais.

CHRISTIAN. Encore mille livres sterling à gagner si je réussis... et je réussirai.

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il dit ? il réussira ; nous verrons.

CHRISTIAN. Cette brillante récompense... J'ai joué ma vie pour l'obtenir... Enfin elle est là, moi.

BENJAMIN. Ma femme !

CHRISTIAN. Avant ce soir elle m'appartient...

BENJAMIN. Elle ne lui appartient pas encore... Je respire... Attends un peu, mon gaillard, je vas te dire deux mots à l'oreille.

CHRISTIAN. Avec des notes, il sera facile... BENJAMIN. Il écrit... à qui donc ?

Il marche vers lui et s'arrête en le voyant tirer de sa poche un calque qu'il regarde attentivement.

CHRISTIAN. Quelques lignes encore.

BENJAMIN. A Manon... Elle ne sait pas lire.

CHRISTIAN. Et ce sera une explication suffisante... Oui, cette furtivité je la sais maintenant par cœur.

BENJAMIN. Ma femme...

CHRISTIAN. Et j'en ai dressé un plan bien exact.

BENJAMIN. Le plan de Manon... (Il s'élance sur lui, et amène sa tablette.) Un instant... à moi ces tablettes, camarade !

CHRISTIAN. Mischable !

Il tire de son sein deux pistolets de poche et les couche en joue. Mais dans cet instant Gaspard entre par le fond, et lui arrache des mains ses deux pistolets.

SCÈNE IX.

LES MEMES, GASPARD.

GASPARD. Haïe-là ! Qu'est-ce que nous avons ? à quoi jouons-nous ?

CHRISTIAN, épart. Je suis pris.

BENJAMIN. Eh bien, excusez... c'est comme ça que tu t'y prends, toi... Ah ! tu viens faire la cour aux épouses avec des billes pour elles et des pistolets pour les époux.

GASPARD. Plait-il ? Un amoureux... ce n'est que ça ?

CHRISTIAN, bas, à Gaspard, qui l'a pris au collet. Oui, je suis en conjonction... empêchez-le de lire ces tablettes.

GASPARD. C'est juste... Ne lise donc pas ça, Benjamin.

BENJAMIN. Si fait... Tiens-le bien, Gaspard... Ficherie ! ce n'est pas pour ma femme qu'il venait ici.

GASPARD. Pour qui donc ?... Je suis édifié.

BENJAMIN. Le plan de la forteresse, des chiffres !

GASPARD. Ah bah ! va toujours, je ne te lâche pas... et j'ai la poigne solide... On m'appelait casse-tout à bord de l'Invincible.

BENJAMIN. Et puis... deux ou trois lignes, un baragouin que je ne peux pas comprendre.

GASPARD. Donne donc ! Excusez ! ça ressemble à du Goddam...

Jacques et Marguerite restent en scène par la droite.

SCÈNE X.

LES MEMES, JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Pourquoi tout ce bruit ? et que se passe-t-il ? Quel est cet homme ?

GASPARD. Un traître, un espion... MARGUERITE et JACQUES. Un espion ?

MARGUERITE. Lui !

GASPARD. Qui sait ? peut-être un affidé de Christian le pirate... Voyez, voyez plutôt, capitaine, (A Christian.) Ne bougez pas ou je l'exécuterai.

JACQUES. Qu'ai-je là ? un complot infernal contre la sûreté de la ville... Tu dois être Christian lui-même.

CHRISTIAN. Eh bien... eh bien, oui, c'est moi...

TOES. Christian !

CHRISTIAN. Je puis me nommer : j'ai perdu la partie.

BENJAMIN. Christian ! de quel danger je viens de sauter mon pays... et ma femme !

JACQUES, à Christian. Tes complices...

CHRISTIAN. Je n'en ai pas... ou du moins, je vous débête de les atteindre... Au lieu de m'interroger, tâchez de déjouer ce que j'ai déjà fait, si c'est possible.

JACQUES. Comment !

CHRISTIAN. J'ai soutenu de faux avis que j'ai fait répandre dans la ville depuis quelques jours, le fort est à cette heure à peu près démantelé. La flotte française est allée bien loin de vos côtes à la rencontre de l'escadre ennemie.

JACQUES. En effet, j'ai blâmé cette mesure ; mais je n'avais pas le droit de m'y opposer... ou j'ai repoussé mes conseils.

CHRISTIAN. Et ces ennemis qu'on va chercher si loin ne sont pas à deux milles de Dunkerque.

GASPARD. C'est vrai, capitaine, je venais vous l'annoncer, quand j'ai surpris ici ce gredin-là qui couchait en joue Benjamin...

CHRISTIAN. Et à cette heure, une de vos frégates, traquée, poursuivie, battue par eux, vient de se réfugier dans le port.

GASPARD. C'est encore vrai... Et déjà les Anglais courent des brûlées, le long de nos

côtes comme pour nous narguer et se réjouir d'avance de leur victoire.

JACQUES. Les Anglais ! on les recevra bien. Ah ! j'ai été condamné au repos, à l'inaction !... Mais le vieux marin sent la poudre, et il se réveille.

GASPARD. A la bonne heure, donc, il y aura du grabuge... ça fait mon affaire, sacré-dieu !... Excusez, madame.

JACQUES. Le nom du commandant de notre frégate ?

GASPARD. J'en ignore...

CHRISTIAN. Je le connais, moi... le capitaine Dubreuil.

TOES. Dubreuil !

BENJAMIN. Mon commandant !

MARGUERITE. Je vais le revoir... O mon Dieu !

JACQUES, montrant Christian. Qu'en tiens-tu cet homme au secret. Je vous le confie à tous les deux.

GASPARD. Soyez tranquille... J'en fais mon affaire.

BENJAMIN. Et moi donc !

CHRISTIAN, à part. J'ai de l'or : je parviendrai peut-être à m'évader.

JACQUES. Tei, Marguerite, reçois nos invités à ma place... Je reviens ! mais d'abord, il faut déposer et renverser les complais de ce traître. Cependant, Gaspard, pas un mot encore de cette arrestation.

GASPARD. Je suis muet.

BENJAMIN. Et moi aussi.

JACQUES. Et que rien ne soit changé à la fête que j'ai commandée pour vous tous à l'anberge de la marine.

GASPARD. Oui, capitaine ; avant la bataille, ribotez copieusement à l'anberge ce soir... comme disait un maréchal de France aux Thermopyles, ce soir nous sonnerons peut-être chez le Père Éternel.

Sorte de Jacques, puis de Gaspard et Christian encore sans Christian.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, seule.

Moi ? éprouvé-je donc ? que se passe-t-il en moi ? pourquoi ma haine et toutes mes misères sont-elles aujourd'hui plus que jamais présentes à ma pensée... Oui, tout me les rappelle, tout ; l'agitation de Jacques au souvenir de ce qui s'est passé il y a deux ans, de cet affreux transport de jalousie que nous ne sommes parvenus à apaiser qu'en emportant une rose infernale, puis, le retour de Dubreuil, Dubreuil... je ne lui ai dit alors que la moitié de mon secret ; et il va m'interroger encore... puis enfin, jusqu'à l'arrestation du ce jeune homme. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que me fait-il attendre ? quels nouveaux malheurs nous menacent dans cette journée que Paul avait rêvée si heureuse ?...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, puis LES INVITÉS.

PAUL, entrant le premier, à gauche. Venez, venez, ma chère Amélie. (Entre Amélie Verdier ; c'est la jeune fille qu'on a vue à la fin du premier acte. Marguerite travaille à la voir de son fils, puis va tendre la main à sa fiancée. Au même moment entrent en scène, dans les jardins, des Officiers de marine, des dames et autres invités. Musique qui s'élève. Paul regardant autour de lui.)

Eh bien ! mon père... où est-il donc ?

MARGUERITE. Dans un instant il va le

tevoir, Paul.

AMÉLIE, *s'inclinant devant elle*. Madame...
MARGUERITE. Vous ne m'embrassez pas,
Amélie ? Je suis-je pas déjà pour vous une
sœur, une mère ?

AMÉLIE, *l'embrassant*. Une mère !... la
tendresse de la mienne a manqué à ma jeu-
nesse... vous la remplacerez pour moi.

PAUL. Quel bonheur ! quelle joie, mon
Amélie !... dans un instant je serai votre
époux. Tous mes compagnons d'armes acce-
pteront à notre mariage. Tenez, les voyez-
vous ?

Les invités sont entrés dans le salon. Paul va au-devant
d'eux, serre la main aux hommes et salue les dames.

MARGUERITE, *prenant la main d'Amé-
lie, et la conduisant aux invités*. Sorez-
vous venna, messieurs ; et souffrez qu'en
l'absence de mon mari, je vous présente ma
demoiselle Amélie Verdier, qui va devenir la
femme de mon fils. *(Les invités saluent.)* Mon-
sieur le notaire, veuillez vous asseoir ; vous
avez pris à l'instant même de nouvelles notes
pour la rédaction du contrat, et tout est prêt,
vous n'aurez plus tout à l'heure qu'à nous
en faire la lecture, pour que nos amis veu-
lent bien signer avec nous.

Le notaire fait un geste affirmatif.

PAUL. Enfin, voici mon père !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. Ah ! il paraît que j'arrive la der-
nier ; je suis forcé de demander grâce... Une
affaire importante, qui exige de notre part,
messieurs, la plus active surveillance, qui
m'a fait même trembler un instant pour moi,
mon pauvre Paul... Oui, j'ai craint de ne
voir forcé de différer ton mariage.

Et disant ces mots, il a été prendre le contrat des mains
du notaire et le regarda machinalement.

PAUL. Le différer ! comment et que vou-
lez-vous dire ?

JACQUES. Oh ! n'aie pas de peur... Je n'y
suis pas résolu ; et en me priant beaucoup...
toi et la jolie future...

Il cherche des yeux autour de lui.

PAUL. La voici, mon père !

Il lui amène Amélie, qui le salue avec respect.

JACQUES, à Amélie, la prenant par les
deux mains, et la regardant attentivement.
Je vais donc enfin la connaître !

PAUL, souriant. Oui. Voyez si mes éloges
n'ont pas été encore bien au-dessous de la
réalité !

JACQUES. O ciel !

Il paraît frappé de surprise et de colère en reconnaissant
la jeune fille. Il s'éloigne d'elle en la regardant
loquaces.

PAUL. Qu'avez-vous, mon père ? qu'avez-
vous donc ?

AMÉLIE, à elle-même. Comme il me re-
garde !

MARGUERITE. Que signifie ?

JACQUES. Ce que j'ai... ce que j'ai... c'est
que... *(A lui-même.)* Oh ! oui, ces traits qui
sont gravés là, que je n'oublierai de ma vie !
Ce n'est pas une erreur... c'est elle, c'est
bien elle !...

PAUL. Eh bien, mon père !...

JACQUES. Eh bien ! *(Avec force en se re-
tournant vers les invités.)* Je vous ai parlé
de circonstances imprévues qui pouvaient
empêcher, pour un temps du moins, l'exé-
cution de nos projets de famille : le mariage
de mon fils est ajourné.

TOUS. Ajourné !

PAUL. Mon père !

JACQUES, bas, en lui serrant expres-
sivement la main. Ou plutôt impossible... à ja-
mais impossible !

PAUL, bas aussi. Mais... si se fera pour-
tant, je vous le jure !

JACQUES. Il ne se fera pas !... à moins que
vous ne prétendiez feuler aux pieds l'autorité
de votre père.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, accourant. Grande nouvelle,
capitaine, grande nouvelle...

JACQUES. Va-t'en du diable !

GASPARD. Tout à l'heure, capitaine ; mais
le commandant du vaisseau de guerre qui
vient de s'abriter dans le port, vous savez
bien, il est là... c'est le capitaine Dubreuil...

TOUS, répétant avec une inflexion de voix
différente. Dubreuil !

JACQUES. Oh ! qu'il entre, qu'il entre !

AMÉLIE. Le capitaine Dubreuil !

JACQUES. Vous le connaissez, n'est-il pas
vrai, mademoiselle ?

MARGUERITE, à elle-même, comme frappée
d'un souveneur. Ah ! grand Dieu, se pourrait-
il !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, prenant la main de Dubreuil
et le conduisant à Amélie. Venez, venez,
capitaine, et regardez cette jeune fille !

DUBREUIL. Amélie !

JACQUES. J'en étais sûr ! *(Prenant Paul
par la main, et l'amenant sur le devant de
la scène.)* Paul, on s'est juré de toi ; on t'a
trompé... la jeune fille que tu allais appeler
ta femme était, il y a deux ans, la maîtresse
de Dubreuil !

PAUL. Sa maîtresse !

JACQUES. Et maintenant, tu vois bien que
ce mariage est impossible !

Il déchire le contrat.

Ce mouvement est vu seulement de Marguerite, Amélie,
Paul et Dubreuil. Les autres personnages redescendent
la scène pour précéder part à l'action lorsque la toile
tombe.

ACTE TROISIÈME.

L'Auberge de la Marine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, BENJAMIN, MANON, MATE-
LOTS. Les Matelots et Gaspard sont assis
à table et boivent. Benjamin et Manon,
assis chacun d'une extrémité du théâtre,
ont l'air de se boudoir.

CHOEUR DE MATELOTS et de GASPARD.

Air nouveau de Blancourt.

Sur le plancher des vaches

Qu'on écrit un marin

Bien n'avait du bon vin

Pour tremper ses moussaches !

De ce jus divin,

À défaut de gloire,

Amis, il faut boire

De ce vin noir, et du côté du marin.

Veux le refrain

De brave marin.

À la fin du chœur ils se lèvent et descendent tous, les
uns du côté de Manon, les autres du côté de Benjamin.

GASPARD, à Benjamin et à Manon. Eh
bien, mes amis, qu'est-ce que c'est que cette
mine-là... vous v'êtes tous deux gais comme
des pépinettes... est-ce que nous ne v'avez
plus de concert dans le ménage ?

BENJAMIN. Tiens, Gaspard, ne me parle
pas de ménage, je mariage, et de...

GASPARD. Do quel ?

BENJAMIN. Suffit ! je ne prononcerai pas
la troisième rime par respect pour moi-
même... mais si je connaissais celui qui in-
voque les femmes et la municipalité, cré co-
quin, il passerait un mauvais quart d'heure.

MANON. Voyez-vous ça !... Eh bien, moi,
si je serais conseil de guerre, je condamne-
rais tous les jaloux à prendre un bain de mer
sous la quille de vaisseau-amiral, pour leurs
y rafraîchir les idées.

GASPARD. Diable, ma fille, comme t'y
vas !... à te compte-là, faudrait donner la
cable à tous les maris ; ça ferait un peu de be-
soin pour les ctitatiles. Je réclame...

TOUS. Nous réclamons...

MANON. Bah ! il ne manquerait pas de
femmes pour vous y aider.

BENJAMIN. Oui, oui ; je sais que tu vou-
drais me voir aussi bien pendu que ta lan-
gue... *(A part.)* Mais il y a quelqu'un qui
le sera probablement avant moi, et je veux
te ménager le plaisir de la surprise.

GASPARD. Allons ! allons ! tout ça c'est des
farces sans conséquence.

MANON. Pourquoi qu'il me bougonne tou-
jours ?...

BENJAMIN. Pourquoi qu'elle fait des sga-
ceries à tout le monde-là... moi, ça m'agace.

GASPARD. Bah ! c'est jeune ; faut bien
qu'elle batifole un brin.

BENJAMIN. Elle ne doit batifoler qu'avec
moi.

GASPARD. Égoïste. *(Il rient tous.)* Gas-
pard continue. Allons, sacré, la paix !...
neus ne sommes pas ici pour nous dispu-
ter... Le mariage du lieutenant est retardé
pour des raisons de famille qui ne sont pas
venues à ma connaissance... mais le capitaine
m'a dit encore de ne pas décommander la
fête de la marine... d'autant plus qu'on se
battra peut-être demain... ou ce soir.

TOUS. On se battra ?

GASPARD. Oui, les enfants ; il va y avoir
une pluie de dragées et de prunes que le
diable en satera de joie dans la grande cave.
En attendant le branlebas, l'abordage et tout
l'embellissement, faut rire, boire et conter des
blagues de marine.

TOUS. Ça va ! ça va ! La noce ! la noce !

GASPARD. Et d'abord... *(A Benjamin.)* Tu
m'as, camarade.

BENJAMIN. La t'as.

GASPARD. Bien. Manon... donne-moi la
tienne... Allons, mes pigeons, embrassons-
nous, et qu'on finisse.

BENJAMIN. Ça va-t-il ?

MANON. Ça va.

TOUS. Vivat !

GASPARD. Et maintenant, en avant les
histoires du gaillard d'arrière ; chacun la
siende, et la plus bête est la plus meil-
leure.

BENJAMIN. La plus bête... alors je com-
mence.

GASPARD. Toi, un gringalet qui n'a pas
deux ans de mer !

BENJAMIN. Deux ans de mer ! j'en avais
dix-neuf mois avant que de venir au monde.

(Éclats de rire.) Silence dans les rangs !

TOUS. Silence ; écoutons.

Air nouveau de Bénédict.

Un beau jour j'ai quitté Saint-Pol
Avec le patron Cabesot.
Il avait fait l'aveu de Chino
Pour troquer les produits de son
Contre du sirop de sarrasin,
Et remontré son brick levé
D'un charpement enclavé de thél.

Le vaisseau en était plein, de bon thé;
mais le patron en était totalement dépourvu...
à preuve qu'un jour, pour avoir mal bourré
sa pipe, il eut la platitude de m'abandonner
dans le royaume des canards sauvages... où
j'arrivai juste au moment d'une exécution
capitale. Trois jeunes caues, issues des pre-
mières familles du pays, venaient d'avoir le
cou retranché pour avoir dansé le cancan
dauann bal au profit des oies malheureuses.
Je crevais de faim... je demandai les restes
des victimes dont on foulaît les corps aux
pieds... et j'obtiens trois coins de canca... pour
mon souper... Cric.

TOUS. Cric!

CHOEUR des MATELOTS.

Oh! oh! oh! oh!
Bravo! bravo!
La bonne histoire!
Il faut y croire,
On boira de l'eau!
Oh! oh! oh! oh!
Bravo! bravo!
La belle histoire!
Verses à boire
Au matelot.

On boit et l'on danse pendant le refrain.

GASPARD. Il m'est arrivé plus fort que ça,
à moi qui vous parle.

TOUS. Écoute! écouste!

GASPARD.

Air du précédent couplet.

Étant dans le port de Toulon,
Je m'embarquai sur le Pichon.
C'était un bon vieux de ligue,
Qui dans les mers fit le plongeon;
Mais je n'aurais comme un vrai tygon,
Si bien que j'aurais à son voir
Dans le pays de Tascovite.

Vas-y voir, mes enfants, est une île glorieuse
où l'on rencontre des hommes qui touchent à
la lune. Les petits pois y sont de la grosseur
d'un bouquet de quatre, et les cornichons
de la taille d'un tambour-major, plume com-
pris. J'étais si fatigué que je me couchai
dans une écaille d'outre, où je m'endormis
profondément; quand je me réveillai, j'étais
dans l'intérieur d'un naturel du pays, qui
m'avait avalé par mégarde... sans me mû-
cher, heureusement. J'y passai trois mois et
demi, au bout desquels le géant me rendit à
la lumière dans un moment d'indigestion.
Près de moi, sur le rivage, se trouvait un
noyau de cerise abandonné: j'en fis une
châloupe, et je revins en France!... Cric!

TOUS. Cric!

CHOEUR.

Oh! oh! oh!

On boit et l'on danse pendant ce refrain.

Paul entre par la fond, pâle et dans le plus grande agi-
tion. Il donne le main à sa sœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL, MARGUERITE.

TOUS. Monsieur Paul... le lieutenant!
MANON. Et madame Jacques!

PAUL. Je me serais garé de venir trou-
bler vos plaisirs, s'il ne s'était agi que de la
rupture de mon mariage et de la perte de
tout mon bonheur.

TOUS. Comment!

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc,
B, mon lieutenant? votre mariage rompu?

PAUL. Sans retour... mon père en a fait
le serment.

MANON. Pauvre jeune homme!

PAUL. Mais il y a un autre motif pour que
la fête soit suspendue. Aujourd'hui même,
après le combat, et quelle qu'en soit l'issue,
un conseil de guerre doit se rassembler pour
juger un espion.

TOUS. Un espion!...

BENJAMIN, bas, à Manon. Consul... le
colporteur.

MANON. Plait-il? le colporteur!...

BENJAMIN. C'est moi qui ai mis la main
dessus; je lui devais bien ça, n'est-ce pas?

MANON, à part. Arrêté... un conseil de
guerre... Ah! mon Dieu! je ne pensais plus
à lui et à la que ça me reprend de l'heure.

BENJAMIN. Vous dites, Manon?

MANON. Rien.

PAUL. Gaspard, et toi, Benjamin, vous
faîtes partie du conseil comme sous-officiers.
Allez, allez, mes amis.

Sortie des matelots et de Manon.

SCÈNE III.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE. J'ai suivi, Paul... je n'ai
pas voulu dans ce moment cruel t'abandon-
ner à toi-même... Que viens-tu faire ici?

PAUL. Eh! le sais-je, ma mère? Le bruit
de cette fête... les cris joyeux de ces ma-
telots qui ajoutaient encore à mon désespoir et
me brisaient le cœur, m'ont attiré de ce côté.
Mais c'est elle surtout, c'est elle que je cher-
chais; je te voulais revoir; qu'est-elle
devenue depuis l'instant où, si cruellement
outragé devant tous, elle a quitté votre
maison?... Oh! voyez-vous, ma mère, il y a
là, j'en suis sûr, une affreuse calomnie, et
l'auteur se découvrirait sans doute, et devant
laquelle tout mon cœur se soulève d'indigna-
tion; mais quand ils me diraient tous qu'elle
est coupable, je refusais encore de le croire.

Il va s'interdire d'en dire davantage.

MARGUERITE, à part. Et moi, je crains de
trop comprendre la vérité.

*Anélie paraît au fond sur le seuil de la porte avec un
sac de l'auberge; et elle donne des ordres.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, à la servante d'auberge. Prépa-
rez-moi une chambre, et prévenez-moi dès
que le capitaine Dubreuil sera de retour.
*(La servante sort par la droite; Amélie
descend le théâtre, et aperçoit Paul et sa
mère. Elle pousse un cri en les reconnais-
sant.)* Ah! monsieur Paul!

PAUL, vivement. Oh! n'est-ce pas, Amé-
lie, n'est-ce pas que j'ai raison de vous gar-
der toute ma confiance et tout mon amour?

AMÉLIE. Écoutez, monsieur Paul, et vous
sauriez, madame... car, je le vois, vous ne par-
tagiez pas contre moi la colère de monsieur
Jacques... J'ignore ce qu'il vous a dit après
avoir déclaré que ce mariage était impossi-
ble... car alors je n'avais pas même la force
d'implorer votre secours. Mais quand je re-
vins à moi, je retrouvai tout à la fois le sou-
venir et le sentiment de mon injure. J'ai
souffert qu'il y avait su mon monde quelq'un
qui devait demander pour moi justice et ré-
paration; et, quand je suis venue dans cette
auberge, c'était lui que je cherchais avec
confiance... lui, mon protecteur, le capi-
taine Dubreuil.

MARGUERITE. Dubreuil!

PAUL. Mais c'est lui que mon père accuse

avec vous... c'est son nom qu'il mêlait au
votre.

AMÉLIE. Que dites-vous? son nom et le
mien se pourraient-ils?... Oh! oui, c'est cela;
c'est cela sans doute... il y a deux ans, à
Saint-Valéry, Paul, nous pouvions encore
être heureux.

PAUL. Farez.

MARGUERITE. Deux ans!... à Saint-Valéry.

AMÉLIE. C'est là, madame, et à cette
époque que M. Dubreuil, le plus dévoué, le
plus ancien ami de ma famille a sauvé les
jours de mon père.

TOUS DEUX. Comment?

AMÉLIE. Oui, mon père impliqué dans une
conspiration contre l'empereur, et que tous
ses amis abandonnaient dans son infortune.
M. Dubreuil seul parvint à l'arracher à la
mort, à obtenir la grâce d'un malheureux
vieillard; lorsque j'allais tomber à ses pieds
pour lui en témoigner ma reconnaissance;
Amélie, me dit-il, gardez vos remerciements
et vous béneficierez car c'est peut-être moi
qui vous remercierai et vous bénirai tout à
l'heure... Je viens vous demander un grand
service. Demandez, m'écriai-je, quand vous
avez le droit d'ordonner! Il m'expliqua ce
qu'il attendait de moi, et, vous l'avouerai-je,
madame? j'hésitai à accomplir l'action qu'il
me demandait.

PAUL. Achevez!

MARGUERITE, à part. O ciel! je ne m'étais
pas trompée, c'est elle.

AMÉLIE. Il s'agissait de sauver l'honneur,
la vie peut-être d'une femme compromise par
lui... et dont on devait suivre, surveiller avec
attention, avec jalousie, tous les pas... toutes
les actions... Il me supplia de me rendre chez
lui, à une heure qu'il m'indiqua, vêtu d'un
costume semblable à celui de cette femme,
et, moi, forte de ma confiance, je me résignai
à faire cette démarche imprudente... c'était
le sursaut de mon père; mais lorsqu'en sor-
tant de chez lui je trouvai rassemblé devant
sa demeure les marins de son équipage, qui
allaient s'embarquer avec lui... il me sembla
que tous ces regards étaient attachés sur moi...
que tout ce monde était là pour me surpre-
ndre, et je m'enfuis éperdue, désespérée...
C'est un de ces hommes sans doute, un de ces
marins qui m'a reconnue, et qui aura tout
appris votre père... De là cette fatale mé-
prise et la rupture de notre mariage... je vous
jure, Paul, et vous aussi, madame, je vous
jure que j'ai dit la vérité.

MARGUERITE, à part. Pauvre enfant! c'est
pour moi qu'elle s'est perdue.

On a vu pendant la fin de cette scène la fond du théâtre
près du rivage se garnir d'officiers de marine et de
matelots.

PAUL. Mais grâce au ciel, tout peut s'ac-
complir se réparer... le motif de cette erreur
est si simple, qu'un mot d'explication à mon
père suffira pour vous justifier. *(Se retournant
vers le fond.)* Mon père... je le vois... il est
là... sur le rivage.

MARGUERITE. Grand Dieu!

PAUL. Occupé à donner ses ordres... Je vais
le joindre, je vais tout lui dire, Amélie, et
viendrez il vous rendra justice.

MARGUERITE. Paul... mon fils... que vas-
tu faire?

PAUL. Venez m'arrêter, et pourquoi ne faut-
il pas qu'il sache...

MARGUERITE. Oui... oui... il le faut... mais
se accrete, c'est moi, moi seule qui dois...
qui veux le lui apprendre.

AMÉLIE. Vous? oh! je vous remercie, madame... vous m'avez conservé toute votre tendresse... et c'est vous qui défendez votre fille...

MARGUERITE. Oul... ma fille... je dirai tout... (A tous deux qui leur serrait la main.) Laissez-moi là...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, prêt à entrer dans l'alcôve, et congédiant quelques Marins restés auprès de lui.) Entendez-vous, camarades, chacun à son poste, et au premier signal...

Meurent les trois personnes en scène.

MARGUERITE, à part. Ah! c'est lui! mon sang se glace, et mes genoux fléchissent. JACQUES, de même. Tous trois ensemble malgré sa volonté!

Pendant cette fin de scène, des garçons d'alcôve sont venus détruire des tables occupées au lever du rideau par les matelots; la femme à qui Amélie avait adressé un regard à l'alcôve restait au centre et indiquait à la jeune fille la chambre qu'elle lui a préparée; Amélie, après s'être inclinée devant Jacques et avoir fait à Marguerite un signe de reconnaissance, sort par la droite, conduite par cette femme; Paul fait un geste suppliant à son père, visible lui indiquant que sa mère a le lui parler, et il sort par la gauche.

MARGUERITE, à part, pendant ce drame sortant. C'est mon arrêt de mort, mais je l'ai promis... et je ne puis sans détruire leur bonheur à tous les deux, je ne puis manquer à ma parole.

SCÈNE VI.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Paul non appelé de vous étonner, Marguerite. Qu'avez-vous à me dire? Que vous êtes parvenue à détruire toutes ses illusions, n'est-ce pas? et qu'à l'instant où je viens de le voir près de vous et de cette jeune fille... il lui disait adieu pour toujours?

MARGUERITE. Jacques... vous êtes noble et bon; vous avez peut-être dit d'une pauvre femme plus malheureuse encore qu'elle ne fut coupable.

JACQUES. Comment! c'est toi, Marguerite, toi qui vas prendre sa défense?

MARGUERITE. Monsieur...

JACQUES. La défense d'Amélie Verdier?

MARGUERITE. D'Amélie.

JACQUES. Je comprends... pauvre mère, tu n'as pas en le courage de résister aux prières, aux larmes de ton fils... et, pour lui épargner une douleur d'un instant, tu laisses accomplir le malheur de toute sa vie.

MARGUERITE. Mon malheur! ah! c'est là ce que je veux conjurer, au contraire... Oui, c'est la pensée de son malheur qui me presse, qui me jette à vos pieds.

JACQUES. Tu récris... à mes pieds... à songes-tu, Marguerite?... Et c'est pour elle que tu viens m'implorer à genoux!

MARGUERITE. Oui, je dois la défendre.

Par grâce, écoutez-moi, monsieur! Amélie...

JACQUES. Tais-toi! ta femme, tais-toi... ne prononce plus ce nom devant moi... Nous ne lui avons demandé pour la chérir comme notre fille ni un nom, ni une fortune... et en échange de tant de confiance, elle apportait à son époux l'infamie et le déshonneur... Ce n'est pas une fante, c'est un crime, un crime indigne de pardon.

MARGUERITE. Ah! vous refuseriez toute pitié, même au repentir, même au remords?

JACQUES. Le remords, le repentir... Eh!

que servirait-il, dis-moi, de pleurer et de demander grâce quand, après avoir déshonoré l'époux, cette femme verrait encore sa honte rejaillir sur la tête de ses enfants?

MARGUERITE. Ses enfants... ô ciel!

JACQUES. Oul, Marguerite, quand l'époux outragé a fait justice de celle qui l'a trahi, il lui reste du moins à lui une consolation dans sa misère... Un homme n'est jamais complètement malheureux, tant qu'il lui reste un fils... Eh bien, dis, Marguerite, si cet enfant n'est pas le sien, si c'est le fruit de l'adultère, le fils d'un étranger que cette femme a jeté dans la maison, dans les bras de son époux, dis, que veux-tu qu'il fasse, que veuilles-tu qu'il devienne cet homme?

MARGUERITE, acablée, à part. Ah! je me sens mourir.

Dubreuil paraît au fond du théâtre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, l'apercevant. Dubreuil! Venez, monsieur, venez, car vous pouvez, vous devez entendre aussi, vous, ce que je disais à madame.

DUBREUIL. Moi!

JACQUES. Toutement, toutes supplications, en faveur de mademoiselle Verdier serait inutile.

DUBREUIL. Mais je vous atteste, je vous jure qu'elle n'est pas coupable.

JACQUES. Vous le jurez... En effet, il y a un monde un homme, un seul sans yeux de qui elle peut ne pas être, et cet homme, c'est vous, monsieur, vous qui l'avez perdue; vous seul pouvez lui rendre l'honneur à la face de tous. Dans cet instant, votre équipage, auquel viennent de se joindre tous les marins de la ville, est occupé à remettre à flot votre frigate, à réparer le mal que vous a fait la perfidie des ennemis. Aujourd'hui un combat où vous donneriez l'exemple d'un combat où vous donneriez l'exemple d'un combat; aujourd'hui aussi doit se rassembler un tribunal où vous serez appelé à juger et à punir une trahison... Eh bien, monsieur, ce n'est pas assez de remplir ses devoirs envers son pays, il faut être juste et sévère envers soi-même comme on l'est envers les autres. C'est une trahison aussi, trahison indigne d'un homme de cœur, que de perdre son pauvre jeune fils, et de ne pas réparer ses torts envers elle. Me comprenez-vous? La voici, je vous la laisse ensemble... Vous, venez, Marguerite.

Amélie a reparu à droite. Marguerite sort déplorée et baignée les yeux. Jacques regarde sévèrement Dubreuil en lui montrant Amélie, car laquelle il évite de jeter un regard, puis il sort. Dubreuil reste consterné.

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, AMÉLIE.

AMÉLIE, après un silence. Elle s'éloigne sans m'adresser une parole... elle semble même éviter mes regards... N'a-t-elle pas peur sa promesse? n'a-t-elle pas dit à son époux...

DUBREUIL. Rien.

AMÉLIE. Mais vous allez le lui dire, vous.

DUBREUIL. Impossible.

AMÉLIE. Impossible!

DUBREUIL. Un secret affreux, une fatalité dont rien ne peut vous affranchir, prie sur vous et sur moi... je ne puis vous justifier... je ne puis dire quelle était cette femme dont vous avez pris la place; je ne puis pas même avouer que vous avez pris la place d'un autre.

AMÉLIE. Ainsi, pour sauver l'honneur de cette femme, vous m'avez déshonorée, moi!

DUBREUIL. Amélie!

AMÉLIE. Oh! je vous en conjure; vous que je regardais tout à l'heure encore comme mon seul ami, mon unique protecteur, prenez pitié de moi, de ma douleur, de l'ignominie dont je suis injustement accablée... Enfin, soyez pour moi noble et généreux comme vous l'êtes pour tous, comme vous l'avez été pour mon père...

DUBREUIL. Votre père!

AMÉLIE. Après l'atout sauvé, lui, voudriez-vous donc perdre sa fille?

DUBREUIL. Amélie, c'est aussi le souvenir de votre père que j'invoquerai... ce souvenir solemnel que vous lui avez fait à son lit de mort...

AMÉLIE. Je ne l'ai pas oublié, monsieur, j'ai promis de vous obéir toujours comme à lui-même.

DUBREUIL. Ne nous a-t-il pas dit aussi quel était son dernier désir, sa dernière volonté...

AMÉLIE. Oui, je me le rappelle... que je fusse un jour la femme de celui qui lui avait sauvé la vie... mais depuis longtemps vous m'avez déçue de cette parole...

DUBREUIL. Aujourd'hui, au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, je vous supplie de la tenir...

AMÉLIE. Que dites-vous?

DUBREUIL. Si vous me refusez, il n'est plus pour moi aucun moyen d'empêcher le malheur de ce mariage même que vous aimez... le malheur éternel de Paul, de sa mère.

AMÉLIE, le regardant avec effroi. Ah! qu'avez-vous dit? et que faut-il que je croie?

DUBREUIL. Amélie, les instances sont précédées. Parlez... serez-vous généreuse et devriez-vous jusqu'à la fin?

AMÉLIE. De sa mère!... ô mon Dieu! mon Dieu!... le voilà donc enfin dévoilé pour moi!... ce mystère terrible... et pour moi, ce sont toutes mes espérances perdues... c'est l'amour de Paul auquel j'ai tant que je renonce... c'est ma vie, ma vie tout entière. Oh! mais j'obéirai, monsieur, j'en aurai le courage... le malheur éternel de Paul, de sa mère. J'obéirai.

Elle prend une plume et écrit à la hâte quelques mots.

DUBREUIL. Que faites-vous, mademoiselle?

AMÉLIE. J'écris à M. Jacques que je renonce pour jamais à la main de son fils... que vous seul devez être mon époux... et, qu'aujourd'hui même on célébrera ce mariage.

DUBREUIL. Oh! merci, noble enfant, merci!

AMÉLIE. Adieu, monsieur, adieu... Le capitaine Jacques recevra cette lettre à l'instant... Vous l'avez voulu: disposez de moi.

Elle rentre à droite.

DUBREUIL. Pauvre Amélie... si noble et si résignée!... mais du moins, après lui avoir imposé cet hymen... je saurai bien avancer le terme de son malheur...

Marguerite paraît sur le seuil de la porte.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL. Marguerite!

MARGUERITE. Monsieur Dubreuil!

DUBREUIL. Encore une fois, vous êtes sauvée, madame, sauvez par cette jeune fille, et vous ne serez pas déshonorée aux yeux de votre fils.

MARGUERITE. Comment?

DUBREUIL. Mais d'abord... par pitié, par grâce, satisfaisiez enfin mon impatience. Il y a deux ans, dans cette fatale entrevue, un mot de vous qui n'est pas un instant sorti de ma mémoire, notre fils, avez-vous dit, notre fils existe encore peut-être... lui dont pendant si longtemps j'avais pleuré la perte... Expliquez-vous... s'il existe, où est-il?... et comment parviendrais-je jamais à le rejoindre? Enfin, usadme, enfin, que s'est-il donc passé à Tourville le 12 septembre 1795?

MARGUERITE. Eh bien, ce jour-là, un parti d'Anglais commandé par le célèbre pirate William Nibebou avait débarqué sur la côte, mis le feu au village, massacré les habitants, et la pauvre paysanne gérardine de mes fils était au nombre des victimes.

DUBREUIL. Et les deux enfants?

MARGUERITE. Un seul avait été sauvé par le frère de cette malheureuse femme.

DUBREUIL. Un seul!

MARGUERITE. Elle était morte en me regardant trop fidèlement mon secret; car son frère lui-même ne put me répondre quand je l'interrogeai... Il ne savait rien, il y compréhendait rien. Un seul de mes fils, mais lequel? lequel? ce doute, impossible de jamais l'éclaircir!

DUBREUIL. Impossible!... Eh quoi! aucun indice!...

MARGUERITE. Ceux que j'avais laissés à mon départ avaient disparu... Les bijoux avaient été volés sans doute, na des enfants gorgés, et l'autre sauvé par ce paysan, qui ne put donner d'autres renseignements que celui-ci : C'est l'un des deux enfants élevés par ma sœur.

DUBREUIL. L'un des deux!

MARGUERITE. C'est alors que je vous ai vu, par la mort de votre fils, voulant ainsi éloigner à jamais de votre âme jusqu'au souvenir de notre funeste amour; c'est alors aussi qu'éperdue, tremblante... je me demandai si je n'allais pas commettre envers Jacques une perfidie plus grande encore que la première... j'étais placée entre deux résolutions extrêmes qui l'une et l'autre me glaçaient d'épouvante... ou j'allais introduire dans sa maison le fils d'un étranger, ou c'était le sien que j'allais en bannir... Que vous dirai-je enfin? j'étais mère... et je ne me sentais pas le courage de me séparer encore de mon enfant... le seul que le ciel m'eût conservé. Je revins avec lui auprès de mon époux : il grandit sous nos yeux, objet de notre amour, de notre idolâtrie... et du moins, j'avais vu mon fils heureux jusqu'à ce jour, ce jour où votre passé devait briser tout son avenir.

(Il entre en scène, et marche vers Dubreuil en le regardant.)

SCENE X.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, à Dubreuil. Monsieur... monsieur... ce que je viens d'apprendre est-il vrai?...
MARGUERITE et DUBREUIL, ensemble. Paul!

DUBREUIL, le regardant avec émotion. Paul!... ô mon Dieu! c'est lui!... Tout mon cœur s'est ému.

PAUL. Vous, l'époux d'Amélie... Répondez, cela est-il vrai?... car j'osais croire à croire même le témoignage de mes yeux, même ce billet d'Amélie que j'ai lu, et jusqu'à la parole de mon père.

DUBREUIL. Paul, je vous en supplie... Paul, avec fureur. Mais répondez donc! MARGUERITE, effrayée. Mon fils!...

Jacques entre par le fond avec Gaspard.

SCENE XI.

LES MÊMES, JACQUES, GASPARD.

JACQUES, une lettre à la main. Capitaine Dubreuil, j'ai reçu la lettre de mademoiselle Amélie; c'est bien... et vous remplacez votre devoir.

PAUL, à demi-voix. Eh bien, répondez-vous enfin?...

DUBREUIL, très-ému et cherchant à se contenir. Lieutenant Paul, rendez-vous à bord de la frégate, l'heure du combat approche, et... c'est là qu'est votre place.

PAUL. Je n'irai pas... non, je ne veux pas vous obéir.

JACQUES et MARGUERITE. Paul... mon fils! GASPARD. Mon lieutenant... à quel songez-vous donc?

DUBREUIL. Vous insultez votre chef.

PAUL. Mon chef? vous ne l'êtes plus! C'est serment d'ébriété que j'ai prêté entre vos mains, je l'ajure; cette épée qui m'a été confiée pour ne frapper qu'après vos ordres, je la brise. (Il la brise et la jette aux pieds de Dubreuil.) Je méprise votre volonté, comme je vous méprise vous-même...

DUBREUIL, hors de lui et se précipitant sur Paul. Malheureux!

Dans ce moment, d'une part, Amélie est rentrée par le double en posant un grand cri, et retient le bras de Paul prêt à frapper Dubreuil; d'une autre, Marguerite, qui s'est jetée entre Dubreuil et Paul, retient le bras de Dubreuil.

SCENE XII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

MARGUERITE, s'écriant. Arrêtez, arrêtez, Dubreuil! oubliez-vous...

DUBREUIL, à part. Qu'allais-je faire! GASPARD, à lui-même. O mon Dieu! c'est un duel à mort... mais il ne dit rien lui! Il courbe la tête! Qu'est-ce que ça signifie?

JACQUES, de même. Il supporte de cet enfant, à la voix de sa mère, un outrage qui ne se rachète qu'avec du sang... (Regardant Amélie.) Non, non, ce n'est pas là la maîtresse de Dubreuil. (Il porte la main à son poignard; mais, dans ce moment on entend le bruit du canon; Jacques s'arrête en disant.) Avant tout, je dois tout mon sang à la France. (Il paraît faire un violent effort sur lui-même, s'approche de sa femme, et lui dit doucement en lui montrant Amélie.) Marguerite, emmenez cette jeune fille! (Sorti lent et inquiet de deux femmes. Jacques remettrait Paul sa propre épée qu'il a détachée de sa ceinture, lui dit :) Paul, vous allez vous rendre à bord, et exécuter les ordres de votre capitaine!

PAUL. Mon père!...

JACQUES. Silence! obéissez! (Paul s'incline devant Jacques s'éloigne par le fond; au même instant des officiers de marine et des matelots entrent du même côté sur la scène. Sa à Dubreuil.) Capitaine, personne que moi... car Gaspard est un autre moi-même, n'a été témoin de cette provocation du lieutenant envers son supérieur. Vous avez épargné ce jeune fou, et vous l'invoquerez pas contre lui la rigueur des lois maritimes... Je vous remercie de cet effort que vous avez fait sur vous-même... et pour vous en témoigner toute ma reconnaissance...

sance... (Haut et regardant à la fois les marins et Dubreuil.) Capitaine Dubreuil, je suis prêt à combattre sous vos ordres, comme le dernier des matelots... Oui, camarades, je vous demande une place dans vos rangs, pour marcher à l'abordage... Vous n'avez aujourd'hui pour compagnon d'armes Jacques le Corsaire!

TOUS. Aux armes! aux armes!

JACQUES, s'isolant de tous les autres personnages, en s'avancant sur le devant de la scène.) O mon Dieu! pour la première fois de ma vie, je te demande de ne pas me laisser périr dans le combat... car je veux vivre encore, vivre pour la vengeance!

ENT. GÉNÉRAL. Au combat! au combat!

ACTE QUATRIÈME.

Le Conseil de guerre.

SCENE PREMIERE.

DUBREUIL, GASPARD.

DUBREUIL, rentrant avec désespoir, son épée à la main. C'est fait... tout m'accable à la fois. Hémme dans mes affections, dans mes espérances; marin dans ma renommée, dans ma gloire... partout il faut que je succombe.

GASPARD. Patience, commandant, patience!... nous prendrons notre revanche. Mais aussi la partie était trop inégale... toute une flotille bien armée, bien équipée, en lutte avec une vieille frégate diabolique, incapable de tenir encore la mer pendant une heure... Voyez, mon capitaine... il ne se plait pas... il ne se désespère pas, lui!

DUBREUIL. Jacques!... La défaite ne doit pas l'affliger autant que moi... ce n'est pas lui qui commandait.

GASPARD. Non... c'est vrai... ce n'est pas lui. (A part.) Et c'est peut-être pour ça que nous avons été battus. (Haut.) Il suit de suite quand il a senti l'odeur de la poudre... et maintenant encore il conserve le même enthousiasme qu'il avait au milieu de la bataille. C'est qu'il compte sur ce que je disais tout à l'heure : une revanche.

DUBREUIL, à part. Il ne soupçonne rien, GASPARD. A présent il fait ses préparatifs en conséquence... Mais d'abord les ennemis auront entendu fusiller leur espion... il est trois heures et demie... à quatre heures, le conseil de guerre dont vous faites partie, commandant, et moi aussi!

DUBREUIL. Oui, je sais; mais... le lieutenant, qu'est-il devenu depuis le combat?

GASPARD. Le lieutenant Paul!... Il s'est battu comme un diable... et quand la frégate a coulé, il s'est jeté à la nage pour gagner la terre... vu que la chaloupe lui semblait apparemment un moyen de transport fastidieux et bon pour les invalides. Il est en ce moment dans sa chambre, en train de se procurer des vêtements un peu plus secs. Quant à moi, je vais faire l'inverse, et me repasser quelque chose de mené dans l'intérieur, que j'ai diablement désolé par l'exercice des pièces à feu. Au revoir, commandant.

Il sort.

SCENE II.

DUBREUIL, seul; puis MARGUERITE.

DUBREUIL. Pour moi, de toutes parts, malheur et infamie. Quels que soient les projets auxquels j'arrête ma pensée, je ne vois qu'un avenir dans leur accomplissement que le malheur de tout ce qui m'entoure. (Mar-

guerre entre en scène. Il va au-devant d'elle.) Ah! c'est vous, madame, vous témoin de mon outrage; vous qui seule, je l'espère, avez compris toute ma résignation à la subir... Plaignez-moi d'exister encore, Marguerite; plaignez-moi de n'être pas tombé sous une balle ennemie, plutôt que d'attendre une nouvelle insulte, peut-être une provocation nouvelle de celui... qu'il m'est impossible de combattre.

MARGUERITE. Oh! ouï... impossible.

DUBREUIL. De celui que le désir et que je redoute à la fois d'appeler mon enfant.

MARGUERITE. Silence! à ciel, silence! je crois l'entendre.

DUBREUIL. Paul!

MARGUERITE. Oui, c'est lui... Par grâce, monsieur...

DUBREUIL. Fuir, n'est-ce pas? fuir devant lui?

MARGUERITE. Il le faut.

DUBREUIL. Vous voyez bien que j'avais raison, Marguerite!... Souhaitez-moi de mourir!

Il sort par le fond.

SCENE III.

MARGUERITE, puis PAUL.

MARGUERITE, seule. Le voici... Comme il est agité... comme il souffre, lui aussi! PAUL, entrant à droite et se parlant à lui-même. Gaspard m'a dit que je le trouverais dans ce salon. (Apparissant Marguerite.) Ah! ma mère...

Il cache sous son habit une paire de pistolets.

MARGUERITE. Qu'est-ce donc, Paul? on dirait que ma présence...

PAUL. Ma mère... et quel motif pouvez-vous me supposer?

MARGUERITE. Quel motif? Oh! n'essayez pas de feindre, Paul... j'ai vu ces armes que tu cherches en vain à me cacher.

PAUL. Ces armes?... Tenez, ma mère, vous savez combien je vous honore, combien je vous aime... mais il y a des circonstances dans la vie où le fils le plus dévoué doit rester sourd aux paroles, aux prières, aux pleurs même de sa mère... J'ai insulté un homme que je hais de toutes les forces de mon âme... cette insulte doit avoir une réparation que rien ne peut empêcher. On comme mon chef et au nom de la loi, il me demande compte de son outrage, et alors vous n'aurez plus de fils... ou bien il consentira à oublier son grade pour se battre avec moi... ou sa vie ou la mienne... cette querelle ne peut avoir une autre issue.

MARGUERITE, suppliante. Paul!

PAUL. Adieu, adieu, ma mère.

Il va sortir.

AMÉLIE, qui vient d'entrer en scène, trépide, mais l'air fixe, et paraissant avoir pris une grande résolution. Arrêtez, monsieur Paul!

PAUL et MARGUERITE, ensemble. Amélie!

SCENE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, à Paul. Oui, Amélie qui vient vous dire, avec votre mère: Vous renoncez, monsieur, à tout projet de haine et de vengeance; vous ne vous battrez pas.

PAUL. Qu'entends-tu?... Et vous aussi, mademoiselle? tremblez-vous donc pour lui? pour votre époux?

AMÉLIE. Eh bien... eh bien... ouï!... pour mon époux!

PAUL. Mais vous ne comprenez donc pas que ce nom réveille toute ma fureur?

AMÉLIE. Et cependant ce mariage doit s'accomplir... et vous ne devez pas, je le répète... vous ne pouvez pas vous battre avec lui... car ce duel, quel qu'en fût le résultat, plèderait sur toute ma vie comme na remercède... car j'en serais la première, la seule cause, moi... qui suis coupable... moi qui vous ai menti jusqu'à ce jour... moi... la maîtresse de Dubreuil!

PAUL et MARGUERITE, ensemble. Sa maîtresse!

MARGUERITE, d'abord. Que dit-elle? Ah! je me souffrirai pas...

AMÉLIE, bas à Marguerite, en lui serrant la main. Silence, madame!... par pitié pour lui, silence!

PAUL. Amélie... c'est un rêve, n'est-ce pas? non... je n'avais pas ma raison lorsqu'il m'a semblé que vous étiez accusée vous-même... Oh! dites, dites-moi que j'étais en délire!...

AMÉLIE, baissant la tête. Grâce, monsieur... pitié! épargnez-moi vos reproches! Vos mépris, je les ai mérités... mais ne m'en accablez pas!

PAUL. Oh! c'est affreux! Ainsi, dès le jour où je vous ai connue, où je vous ai aimée; où, vous croyant la plus noble, la plus vertueuse des femmes, comme à mes yeux vous en étiez la plus belle, je vous ai donné mon cœur avec confiance, avec abandon; dès ce jour-là vous m'avez trompé?

AMÉLIE, acablée. Oui!

PAUL. Et quand, irre de joie, de bonheur, je vins vous annoncer que mon père consentait à notre union... votre joie, égale à la mienne, vos tendres paroles, vos serments d'amour, tout cela n'était que mensonge et perfidie?

AMÉLIE. Oui!

PAUL. Et ce matin, après ce moment terrible où mon père me défendit de songer à vous... quand je vous interrogai... cette histoire prétendue d'une femme compromise par Dubreuil... cette substitution de costumes... ce noble et touchant sacrifice... tout cela n'était qu'une infamie... qu'une odieuse imposture?

AMÉLIE. Oui!

PAUL, la regardant avec horreur. Ah! Amélie! Adieu, mademoiselle... Adieu pour toujours!

Il sort désolé.

SCENE V.

MARGUERITE, AMÉLIE. A la sortie de Paul, Amélie est tombée sans force au sein d'un fauteuil. Marguerite, debout devant elle, n'ose ni la regarder ni lui parler.

AMÉLIE, sans voir Marguerite, et répétant les dernières paroles de Paul. Adieu pour toujours! C'est plus que du de la haine, plus que du mépris... c'est de l'horreur que je lui inspire!

MARGUERITE, tombant à ses pieds. Amélie!...

AMÉLIE. Que faites vous, madame? A mes pieds... vous?

MARGUERITE. Oui, à vos pieds... car, dans mon objection, je n'ose élever mes regards jusqu'à vous.

AMÉLIE. N'importe... vous êtes sa mère! et

je l'aimais tant! je l'aime encore... mais pour lui épargner à jamais cette effreuse révélation, j'ai rempli mon devoir dans toute sa rigueur; je me suis résignée à perdre jusqu'à son estime, à lui, devant qui il m'est si affreux de paraître coupable, et qui pourtant n'apprendra jamais, je l'espère, que je ne l'étais pas... lui qui vient de me dire: Adieu pour toujours!...

MARGUERITE. Amélie! ange de dévouement!

AMÉLIE, fondant en larmes. Oh! madame... il n'est plus là maintenant... je puis pleurer. Oh! mais devant vous, seulement... devant vous... les autres ne soupçonneront rien... j'effacerai la trace de mes larmes... et puis, si je n'ai pas la force de sourire, si, malgré moi, la douleur reste empreinte sur mon front... qu'importe! ils attribueront cela à la honte, aux remords d'avoir trompé votre fils... Adieu, adieu, madame!

Elle sort en pleurant à droite, Jacques partit sur le motif de la porte à gauche et la regarde ensuite; puis il descend les escaliers jusqu'à Marguerite, pendant le monologue suivant.

SCENE VI.

MARGUERITE, JACQUES, puis GASPARD.

MARGUERITE, d'elle-même. Et j'ai pu accepter ce douloureux sacrifice! O mon Dieu! mon Dieu! lorsque je paraîtrai devant vous, quel supplice me réserveriez-vous pour toutes ces infamies?

Un Jacques a descendu jusque auprès de Marguerite. Gaspard paraît au fond de l'alcôve.

JACQUES. Avant d'arriver jusqu'à lui, madame, n'avez-vous pas vu entre justice et redouter?

MARGUERITE, tombant à ses genoux. Ah! monsieur, tuez-moi! La mort, par pitié! la mort!

GASPARD. Mon capitaine, grâce! grâce! JACQUES, serrant expressément la main de Gaspard, et se retournant vers Marguerite. La mort! ce serait trop pen au prix de toutes mes souffrances!... (Il lui fait relever; puis s'adressant à Gaspard.) Jamais! Je n'ai pas en cœur une vertu plus qu'humaine... et j'ai été frappé par toi, Marguerite, dans mes plus chères affections, dans mes croyances les plus saintes... tu m'as fait trop malheureux pour que je puisse être désarmé par des larmes et des prières. Va-t'en! va-t'en! que le ciel te pardonne, Marguerite... moi, je me vengerai.

Gaspard entraîne doucement Marguerite, qui regarde toujours Jacques avec terreur.

SCENE VII.

JACQUES, GASPARD.

JACQUES. Les infâmes! comme ils m'ont trompé comme je leur ai servi de jouet et de risée!... Oh! qu'ils tremblent!... Marguerite, il te faut un supplice plus affreux mille fois que la mort. Gaspard!

GASPARD. Capitaine?

JACQUES. Ve trouver Paul.

GASPARD. Votre fils?

JACQUES. Non! celui de Dubreuil.

GASPARD. Ciel!

JACQUES. Oh! ce cri de Marguerite quand elle s'est jetée entre des deux adversaires... ce cri m'a tout révélé!... Et lui! lui, le soldat, un marin, qui s'est pu demeurer insensible

devant celui qui lui avait fait un si sanglant outrage !... Oh ! je te le dis, Gaspard, et c'est là pour moi l'exécration de l'opprobre et de la misère... Paul est le fils de Dubreuil.

GASPARD. Capitaine... je vous en conjure...

JACQUES. Va le trouver... il ne sait rien encore, lui... et ce qu'elle demande surtout à Dieu, c'est de lui laisser tout ignorer... Eh bien, soit ! je ne lui dirai rien... rien qu'un mot : « Paul, va te battre avec Dubreuil ! »

GASPARD. Grand Dieu ! qu'avez-vous dit ?

JACQUES. « Va le provoquer encore ; va lui répéter que c'est un traître, un infâme, le plus méprisable de tous les hommes, pour qu'il soit enfin forcé d'accepter ce duel ! »

GASPARD. Oh ! jamais, jamais !

JACQUES. Je le veux... je le veux !... Et je lui rendrai, à elle, celui des deux qui aura tué l'autre.

GASPARD. Non, capitaine... vous ne ferez pas cela.

JACQUES. Et pourquoi ne le ferai-je pas ? GASPARD. Parce que la colère vous égare, et qu'elle vous rend injuste.

JACQUES. Injuste !... envers ces misérables !...

JACQUES. Oui, capitaine... vous oubliez qu'il y a un innocent que vous ne devez pas punir du crime des autres...

JACQUES. Un innocent ?

GASPARD. Oui, le lieutenant Paul... de quel est-il coupable celui-là ?

JACQUES. Il n'est pas mon fils !

GASPARD. Un brave jeune homme... un bon mari, et, comme vous, un modèle d'honneur et de loyauté, capitaine !

JACQUES. Il n'est pas mon fils !

GASPARD. Vous êtes un Dieu pour lui ! Il vous respecte, il vous admire, il vous aime... JACQUES. Eh ! que m'importe son respect et son amour ? il n'est pas mon fils, te dis-je ! Et lui, que j'ai tant chéri, lui qui faisait tout mon orgueil, toutes mes espérances, je le hais à présent... je le hais à l'égal de sa mère !... Va le chercher ; je veux le voir, je veux lui dire...

GASPARD. Je n'ai pas !

JACQUES. Je te l'ordonne ?

GASPARD. Jo débâtis...

JACQUES. Va-t'en !

GASPARD. Je reste ! Vous renoncerez à votre projet... il est affreux ! il est horrible !

JACQUES. Tais-toi !

GASPARD. Vous m'entendez ! On a été perfide envers vous... ce n'est pas une raison pour que vous, mon capitaine, vous vous rendiez coupable d'une mauvaise action.

JACQUES. Tais-toi, te dis-je !

GASPARD. D'une injustice !

JACQUES. Mais tais-toi donc !

GASPARD. D'une... lâcheté !

JACQUES, saisissant une canne qui se trouve près de lui, et menaçant Gaspard. Te tairas-tu, misérable ?

GASPARD. Frappez nous sommes entre nous... frappez ! personne ne saura que vous avez payé à coups de canne mon dévouement à ma franchise ! mais je vous dirai toujours que votre projet est horrible, qu'il est indigne d'un homme de cœur !

JACQUES, jetant la canne. C'est vrai ! indigne d'un homme de cœur... (Tendant de nouveau la main à Gaspard.) Pardon, pardon, mon ami... tu vois comme je souffre !

GASPARD. Eh bien, et moi ? est-ce que vous croyez que tout ça me rend bien heureux ?

JACQUES. Lui, du moins... lui ! je le tue-

rai !

GASPARD. Dubreuil ? ah dame ! pour celui-là, c'est différent... je n'ai pas le droit de m'y opposer.

Musique en sonnerie à l'orchestre ; quatre heures sonnent. Entrée du Rôleau.

SCÈNE VIII.

ES MÊMES, DUBREUIL, puis PAUL et BENJAMIN, et le PEUPLE.

DUBREUIL. Il est quatre heures, capitaine.

JACQUES. L'heure du conseil de guerre, où l'on doit décider du sort de l'espion... c'est bien, monsieur... mais comme j'aurai ce jour une autre trahison à punir, je vous demanderai après le conseil un instant d'entre-tien.

DUBREUIL. A moi !

JACQUES. Oui, une entrevue qui ne se terminera que par la mort de l'un des deux.

DUBREUIL, le regardant fixement, et comprenant qu'il suit tout. La mort !... je suis à vos ordres, monsieur.

Le fond du théâtre se découvre, et l'on voit le rempart, et en perspective ses deux pilonnages de la ville port. Paul, puis Benjamin, comme marcheurs du conseil, sont arrivés peu de temps après Dubreuil. Des soldats de marine viennent se ranger au fond de la galerie et s'empêcher d'y pénétrer la foule des matelots, d'hommes et de femmes du peuple qui arrivent de toutes parts.

JACQUES, à Dubreuil, Paul, Benjamin, et Gaspard, debout autour de lui, et d'une certaine distance l'un de l'autre. Messieurs, vous savez combien est grave et rigoureuse la mission que vous avez à remplir. Vous prononcerez sans haine, sans colère, dans toute la sincérité de votre conscience.

Tous, excepte Benjamin. Je le jure.

BENJAMIN, à lui-même. Sans haine ! sans colère ! et tout à l'heure Manon a pleuré de voir moi en pensant à ce gueusard-là.

JACQUES, bas. Qu'est-ce que tu fais donc, toi ? et ton serment !...

BENJAMIN. C'est juste ; j'ai tort. (Haut.)

Sans haine et sans colère... je le jure.

JACQUES, faisant un signe. Qu'il entre !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

JACQUES. Votre nom ?

CHRISTIAN. Christian.

JACQUES. Pas d'autres ?

CHRISTIAN. Je n'en sais rien. On ne m'a jamais donné que celui-là.

JACQUES. Vous avez été arrêté à l'innocent où vous acheviez le plan de cette forteresse, pour la livrer aux ennemis. En convenez-vous ?

CHRISTIAN. Quand je le nierais... c'est vous qui m'avez arrêté.

JACQUES. Ce n'était pas la première fois que vous étiez parvenu à vous glisser sur nos côtes, et qu'à l'aide de vos signaux et des trahisons de quelques misérables, vous aviez tenté les flottes ennemies de tous nos mouvements.

Vous vous en êtes vanté vous-même.

CHRISTIAN. C'est vrai... non sottise que j'ai faite, et dont je me repens à cette heure où je prévois trop ma destinée.

JACQUES. Vous avez peur de mourir.

CHRISTIAN. Je ne vois pas à quoi moi servirait de faire le fanfaron ? Oui, j'ai peur ; je suis jeune, et je tiens à la vie.

JACQUES. Ce qui rend votre crime plus affreux et plus inexcusable, c'est votre qualité de Français.

CHRISTIAN. C'est-à-dire Français... je le

suis et je ne le suis pas.

JACQUES. Comment ?

CHRISTIAN. Je m'explique. Je tiens beaucoup à ce qu'on prenne acte de ma déclaration. Ce que je suis au juste, j'aurais de la peine à le dire. Je n'ai, je le répète, d'autre nom que celui de Christian, auquel m'a habitué à répondre celui qui s'est emparé de moi depuis mon enlèvement, et qui a fait de moi ce que je suis, et ce qu'il était lui-même, mon pirate.

JACQUES. Un espion !

CHRISTIAN. A la bonne heure... je ne suis pas ici pour discuter sur les termes.

JACQUES. Mais cet homme par qui vous avez été chéri pour cette misérable existence, quel est-il donc ?

CHRISTIAN. Je vous l'ai dit, un pirate anglais, William Nickelson.

DUBREUIL, à lui-même. Nickelson !

CHRISTIAN. Qui m'a enlevé il y a dix-sept ans hier dans la nuit du douze septembre mil sept cent quatre-vingt-quinze.

DUBREUIL, se levant. Qu'entendez-vous ?

JACQUES. La nuit où je suis rentré en France.

DUBREUIL, vivement à Christian. Vous avez dit : le douze septembre !...

CHRISTIAN. Mil sept cent quatre-vingt-quinze... eh bien, oui ; c'est cela, c'est cela même ; dans un petit village à quelques lieues d'ici, sur le bord de la mer, à Tourville.

JACQUES, DUBREUIL, et PAUL, ensemble. Tourville !

Jacques et Christian se sont tenus, et commencent à suivre les paroles de Dubreuil avec le même intérêt que Dubreuil, puis ses yeux se reportent aussi sur Paul, qui conclut d'éclaire.

PAUL, en se parlant à lui-même, après avoir écrit. Tourville ! le village où j'ai passé mes premières années !... mais, ainsi que lui, c'est vainement que je consulerais ma mémoire...

DUBREUIL, à Christian. Répondez ! répondez encore : ce Nickelson n'a pas cherché à s'informer ?...

CHRISTIAN. Du nom de mes parents ? jamais, il tenait à ma garder avec lui.

DUBREUIL. Jamais !

JACQUES, à part, en regardant Dubreuil. Cette émotion, ce trouble, que signifient... ?

CHRISTIAN. Rien !... seulement, dans une excursion que nous avons faite ensemble à Tourville, il m'a montré la position de la ferme d'où il m'avait emporté à travers les flammes.

DUBREUIL. Eh bien ?...

CHRISTIAN. Eh bien ? c'était une maison isolée de toutes les autres, en face de la chapelle, qui subsistait toujours, et entourée de peupliers que le temps a respectés aussi.

JACQUES, à lui-même. La maison qui m'a été décrite par elle lorsqu'elle a ramené son fils dans ma demeure.

DUBREUIL, à Christian. Et près de vous... quand cet homme vous a enlevé, personne pour s'opposer à son départ, pour vous défendre ?

CHRISTIAN. Si fait ; une pauvre paysanne qui a été liée en voulant m'arracher de ses bras, et avec elle un autre enfant qui a dû périr aussi, à moins qu'un miracle...

DUBREUIL. Un autre enfant !... plus jeune ou plus âgé que vous ?

CHRISTIAN. Jo ne sais pas ; Nickelson ou me l'a pas dit, et vous devez croire qu'il ne s'en est pas trop inquiété. Mais pourquoi toutes ces questions ?

JACQUES, bas, à Dubreuil. Oui, pourquoi ?
DUBREUIL. Commandant !

JACQUES. Oh ! parlez ! maintenant, une heure avant le duel à mort qui vient d'être convenu entre vous deux... nous pouvons, nous devons tout nous dire.

DUBREUIL. Eh bien, vous ne comprenez donc pas que là, dans cette ferme, il y avait deux enfants nés de la même mère ?

JACQUES. Et ces deux enfants !...

DUBREUIL, montrant Paul et Christian. Les voilà.

JACQUES. Et à l'un des deux, n'est-ce pas, je dois toute la tendresse d'un père !... l'autre est le fils de mon plus mortel ennemi.

DUBREUIL. Une lueur de ta sagesse, ô mon Dieu ! fais-moi connaître la vérité. (Regardant Paul.) L'un, si loyal et si brave !

JACQUES, regardant Christian. L'autre... un lâche espion !

DUBREUIL, regardant Christian. Et c'est celui-là, peut-être, que je devrais aimer !

JACQUES, regardant Paul. C'est celui-ci qu'il me faudrait haïr !

CHRISTIAN, qui a remarqué l'émotion de Jacques et de Dubreuil. Comme ils me regardent ! est-ce qu'ils ne seraient pas aussi insupportables que je l'avais cru ?

DUBREUIL, à Christian. Un dernier mot : Nickerson n'a trouvé sur vous, à cette époque, aucun signe, rien qui pût vous faire reconnaître un jour par votre famille ?

CHRISTIAN. Quel intérêt ?

DUBREUIL. Répondez.

CHRISTIAN. C'est d'être reconnu ?

CHRISTIAN, à part. O ciel !... cet aveu !

CHRISTIAN. Ce serait me perdre sans retour !...

DUBREUIL. Eh bien !...

JACQUES. Parlez-vous ?

CHRISTIAN. Il n'a rien trouvé.

JACQUES et DUBREUIL, ensemble. Rien !

CHRISTIAN. Ou du moins, il est mort sans me le dire.

TOUTS DEUX. Mort !

CHRISTIAN. Mais qu'importe, après tout !...

s'il existe encore en France quelqu'un de ma famille, ce n'est guère, dans la position où je me trouve, qu'il lui plairait de faire ma connaissance ; et quant à moi, messieurs,

si je vous ai parlé de tout cela, et si je suis entré dans quelques détails auxquels vous m'avez posé vous-même, c'est uniquement dans l'intérêt de ma cause, pour établir que si je suis Français d'origine, je n'avais du moins nul motif pour tenir à un pays que j'ai quitté forcément depuis mon exil, et qu'élevé par des étrangers, ayant toujours vécu chez eux et à leur service, redevenu envers eux jusqu'à ce jour de ma vie et de ma fortune, je suis plutôt Anglais que Français, et quoique par conséquent on n'a pas le droit du moins de m'accuser d'avoir trahi la France, je n'ai pas autre chose à dire pour ma défense.

DUBREUIL, accablé. Pas autre chose !...

JACQUES, bas, à Dubreuil. N'oubliez pas, monsieur, que vous sommes ici pour juger un coupable, et que nous avons juré de faire taire tous les autres sentiments. (Il retourne à sa place, après avoir fait signe d'éloigner un peu Christian.) Que chacun de vous, messieurs, dise son opinion et prononce son vote. (A Benjamin.) Vous, d'abord.

BENJAMIN. Il est si jeune, capitaine !... Il a peut-être été entraîné au mal... Je vote pour une détention perpétuelle. (A part.) Mais on aurait dit que j'ai tué la mort par

jaloux.

JACQUES. Toi, Gaspard ?

GASPARD. Pas de pitié pour les traîtres, les espions !... La mort !

JACQUES. A vous, lieutenant Paul ?

PAUL. C'est la première fois que je fais partie d'un conseil de guerre, la première fois que je suis appelé à frapper un ennemi qui ne peut plus se défendre. Je l'avoue, mon cœur et ma conviction s'y refusent. Je me dis qu'il suffit de lui enlever tout pouvoir de nuire au mal, et dans toute la sincérité de mon âme, je vote aussi, moi, pour la prison perpétuelle.

JACQUES. Vous... capitaine Dubreuil !

DUBREUIL. Moment d'hésitation ; il regardait encore les deux jeunes gens avec une anxiété terrible ; puis enfin il dit d'une voix étouffée par l'émotion et la douleur.

La loi... est formelle... La mort !

Il retombe sur son bustal comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire.

JACQUES, à lui-même. Deux voix contre deux... et la mienne pourrait encore lui sauver la vie ! S'il est mon fils et que je l'épargne, je me rends coupable envers mon pays. S'il est le fils de Dubreuil et que je le condamne, n'étonnerai-je pas plutôt la vengeance que la justice !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

JACQUES, s'adressant toujours à lui-même et regardant Dubreuil toujours anéanti sur son fauteuil. Il l'a dit, lui !... La loi est formelle... et les Anglais sont en vue de notre ville, et vont s'en emparer peut-être... (Nouveau regard de douleur jeté à la dérobée sur Christian, placé au fond du théâtre entre les soldats de marine ; puis Jacques paraît se redresser à l'écrite son vote, et faisant signe de ramener Christian sur le devant de la scène, il lui dit en détournant les yeux et avec désespoir.) Christian... Le conseil, à la majorité de trois voix contre deux... vous condamne à la peine de mort.

MARGUERITE poussant un grand cri. Ah !

JACQUES. Marguerite ! (S'élançant avec rage vers Dubreuil et lui saisissant la main, il lui dit à demi-voix.) Dans une heure, sur le rivage, près de la cabane de Michel le garde-côte.

DUBREUIL. J'y serai.

Tous deux se serrent encore éperuvément le main. Paul a été entraîné au mal. Christian a été entraîné au bien, encouragé par les gardes de marine. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, JACQUES.

Gaspard entre le premier. Jacques passe devant lui, en regardant si quelqu'un est arrivé.

GASPARD. Ici... vous y voilà... près de la cabane de Michel le garde-côte.

JACQUES. Eh bien, personne encore... GASPARD. Non, personne... (A lui-même.) Et dire que là, tout à l'heure, peut-être...

JACQUES. Que diable as-tu donc à te parler tout seul ?

GASPARD. Nihil rien... Qu'est-ce que vous

voulez que je me dise ?

JACQUES. Tu te caches de moi pour essayer tes yeux... A quel propos ?... Un duel te fait peur !

GASPARD. Un duel ! pas pour moi, sacré-dieu ! vous savez bien qu'alors je ne bouderais pas... Ah ! si votre adversaire avait un second... à la bonne heure, je serais plus tranquille... Moi aussi j'aurais une occupation... je ne serais pas réduit à me tenir là, les bras croisés, sans avoir le droit même de me jeter entre vous et le fer de monsieur Dubreuil.

JACQUES. A quoi bon ? lui ou moi, qu'importe ?

GASPARD. Fichtre !... ça m'importe beaucoup à moi !...

JACQUES. Je n'ai rien à perdre, rien à regretter.

GASPARD. Ah ! vraiment, merci, capitaine, bien obligé !...

Heu ! d'un air mécontent.

JACQUES. Qu'est-ce que tu as encore, voyons ?

GASPARD. Moi, qu'est-ce que je peux avoir ? Je suis de votre avis, voilà tout ! Vous n'avez rien à perdre, rien à regretter ; et quand aujourd'hui Jacques le Corsaire serait tombé misérablement dans un duel, quand, dans quelques jours, moi, j'irais m'asseoir désespéré sur sa tombe et y mourir à mon tour, personne, oui, personne n'y ferait plus d'attention qu'à ce pauvre terre-neuve, qu'on a trouvé, il y a six semaines, mort de faim sur la tombe de Mathieu le pilote ; mais vous, mon capitaine, vous valez mieux et vous me connaissez mieux que tout le monde, et vous seriez donc penser à moi, avant de vous dire : Je n'ai plus personne qui m'aime et à qui je le rends ; je n'ai rien à perdre, rien à regretter...

JACQUES, s'approchant vivement de lui et lui serrant la main. Mon ami, mon pauvre Gaspard !

Ici Paul entre tristement, regarde la mer, et sans voix ceux qui sont sur le théâtre, il va s'asseoir au premier plan sur un quartier de roche, d'un air sombre et résolu. Jacques, qui l'a aperçu, se retourne et le regarde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, à lui-même. Que la nuit est lente à venir, mon Dieu !

JACQUES. Paul !

GASPARD. Le lieutenant !

JACQUES. Ici qu'y vient-il faire ?

GASPARD, qui s'est rapproché de Jacques, lui parlant bas. Pouvait-on le faire ?

JACQUES. Allons-nous-en, capitaine... j'ai

à lui dire qu'il vienne nous rejoindre ailleurs.

JACQUES. Tu as raison... sa vue me fait mal... Partons...

GASPARD. Partons !

Il remonte la scène.

PAUL, à lui-même. Encore une heure... et tout sera fini pour moi !...

GASPARD, bas, à Jacques. Qu'est-ce qu'il dit ?

JACQUES, de même. Silence !

PAUL, regardant à l'horizon d'un air sombre. Oui, il le faut ! il le faut ! (Il remonte la scène, et se rencontre face à face avec Jacques.) Mon père !

JACQUES, brusquement. Que faites-vous

ici, monsieur, répondez?

PAUL. *d part.* Que lui dire?

GASPARD, *bas à Jacques.* Capitaine.... parlez-lui avec plus de douceur.... Je vous l'ai déjà dit.... ce n'est pas de sa faute, si...

JACQUES. Laissez-moi.

GASPARD. Mais...

JACQUES. Laissez-moi... je le veux! Je t'en prie...

GASPARD. L'obéis...

SCÈNE III.

JACQUES, PAUL.

JACQUES, *sévèrement.* Eh bien, répondez-vous? Que faites-vous ici?

PAUL. Dans votre maison, mon père, tout ce qui m'environne ne me rappelle-t-il pas sans cesse le bonheur que j'ai perdu? n'est-ce pas là que je m'incline encore vous deviez l'appeler votre fille?

JACQUES. Amélie! Elle aussi, les traitres l'ont frappée dans ses affections les plus chères... *(Regardant Paul.)* Et lui... lui... Dois-je apaiser ses chagrins ou lui disant que celle qu'il aime n'est pas coupable, ou bien...

PAUL. Elle que je croyais si pure, si vraie dans son amour... pour qui j'aurais tout sacrifié... Après sa perfidie je n'ai plus de force, plus de courage, et...

JACQUES. Et tu rêves le suicide, n'est-ce pas?

PAUL. Non!

JACQUES. Je t'ai entendu... je t'ai compris tout à l'heure...

PAUL. Non, non père, je ne le crois pas... car j'ai songé à vous, à votre honneur, tout en songeant à mon désespoir... Non, ce n'est pas un lâche suicide qui rejaitrait sur votre nom... c'est une mort utile à la France, une mort glorieuse qu'il me faut!

JACQUES, *d Paul.* Une mort utile, glorieuse!

(Lui Dubreuil est assis à droite. Il n'a vu d'abord que Jacques et il a semblé marcher vers lui; mais il s'arrête en apercevant Paul, et il recule.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL. Que disent-ils?

PAUL. Oui, si un traître dont vous avez ordonné le supplice a pu mettre en danger notre ville...

JACQUES. Christian!

PAUL. Moi, je veux détruire son ouvrage. Un vaisseau de haut bord que la vigie avait signalé vient de rejoindre la flottille anglaise... il s'est embosqué à l'entrée du port... là-bas à l'horizon! De là ses canons vont vomir la mitraille et les bombes sur la ville... Si l'ennemi tente une descente, vous savez que nous ne sommes pas en force, et que nous n'attendons des secours que demain... Et demain, quand ces secours arriveraient, la ville ne serait plus peut-être qu'un monceau de ruines...

JACQUES. C'est vrai... Eh bien?

PAUL. Eh bien, il faut que cette nuit il ne reste plus de ce vaisseau et de tous ces hommes qui ont juré notre perte que des planches et des cadavres!

JACQUES. Que dis-tu?

(Une barque conduite par Benjamin traverse le bord de la mer de la gauche à la droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BENJAMIN.

PAUL. Tenez... voyez-vous notre maître d'équipage, Benjamin, qui vient anarrer la sa chaloupe... et qui me fait signe qu'elle est à moi?

(Benjamin, après avoir fait à Paul des signes d'intelligence et avoir anarré sa chaloupe, entre dans la cabane placée au premier plan à droite et disparaît.)

JACQUES. Je le vois... après?

SCÈNE VI.

JACQUES, PAUL.

PAUL. Cette chaloupe, conduite lentement et en silence, à la faveur de la nuit, par un homme résolu et intrépide... peut arriver jusqu'à un vaisseau... s'attacher à ses flancs... y mettre le feu... le faire sauter! et l'homme qui fera cela... va se creuser dans l'Océan une tombe glorieuse, en y entraînant les ennemis de la France. Voilà mon projet, mon père... voilà le suicide que j'ai rêvé... Dites, suis-je un lâche? Ai-je oublié un instant les leçons d'honneur que vous m'avez données...

JACQUES. Non, oh! non... mon ami... mon brave Paul... *(A part, en le regardant avec enthousiasme.)* Fût-il le fils de mon ennemi, c'est un héros, c'est un compagnon d'armes, et le plus brave de tous...

DUBREUIL, *d part.* Maintenant mon destin est fixé.

JACQUES, *haut et s'approchant de Paul.* Paul, je te défends de mourir.

PAUL. Quoi! mon père!

JACQUES. Je te le défends, au nom d'Amélie!

PAUL. Amélie. JACQUES. Oui, tu peux être heureux encore... *(A part.)* Noble cœur! c'est lui qui m'a dicté mon devoir... Ce n'est pas dans un duel que je dois périr... *(Haut.)* Viens, viens, suis-moi!

SCÈNE VII.

DUBREUIL, seul.

(Le valet vient peu à peu pendant ce monologue.)

Jacques... je t'ai compris... et je te préviendrai... moi qui ne puis plus rien ni pour le bonheur de Paul, ni pour épargner à Christian la mort infâme à laquelle nous l'avons condamné... moi, moi seul, Jacques, j'exterminerai ce noble projet de dévouement et de désespoir qui était venu au cœur de ce brave jeune homme; oui, avant ton retour... cette barque...

(En disant ces mots, il se dirige vers le rivage. Benjamin sort de la cabane à droite.)

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, BENJAMIN.

BENJAMIN. Le lieutenant se fait bien attendre... *(Il marche vers le rivage, et aperçoit Dubreuil, qui visite la chaloupe.)* Mon capitaine, excusez! mais que faites-vous donc là?

DUBREUIL. Tais-toi! tais-toi... *(Lui, au premier plan à gauche, entre Manon, qui conduit Christian enveloppé dans un manteau. Il fait nuit.)* Qui vient là?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MANON, CHRISTIAN.

MANON. Venez, venez, monsieur... suivez-

moi.

BENJAMIN. Hein! je connais c'te voix-là! MANON. Pour vous, j'ai trompé mon père... j'ai dérobé les doubles clefs de la prison...

Parlez, parlez...

BENJAMIN. Ma femme!

MANON. Fuyez vite... j'ai besoin que vous soyez bien loin pour ne plus penser qu'à mon mari.

CHRISTIAN. Adieu! adieu!

BENJAMIN. Halte-là! on ne passe pas.

MANON, poussant un cri. Ah! il était là!

CHRISTIAN. Benjamin!

(Il cherche à se débarrasser de ses mains; mais Dubreuil s'est approché à droite; et presque au même instant Jacques vient de rentrer à gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JACQUES.

DUBREUIL et JACQUES, ensemble. Christian! Christian!

CHRISTIAN, *d lui-même et avec désespoir.* Jacques!... le capitaine Dubreuil... Perlin! perdu sans ressource! Il faut mourir!

MANON. Mourir!... Te voilà heureux, toi!

BENJAMIN. Non... je faisais mon devoir... l'arrêtant; mais j'aime mieux qu'il soit tombé dans d'autres mains que dans les miennes.

(Sur un signe de Jacques et de Dubreuil ils sortent tous les deux. Christian a été d'abord désespéré sur un quartier de roche. Les deux marins le regardent avec émotion.)

SCÈNE XI.

JACQUES, CHRISTIAN, DUBREUIL.

JACQUES. Le malheureux!... tremblant, pâle, et déjà presque mort d'effroi à la pensée de son supplice.

DUBREUIL. Ordonnez qu'on le rejette en prison, capitaine; pour moi, je n'en ai plus le courage.

CHRISTIAN, *levant la tête et regardant à son tour.* Toujours! toujours cette émotion, ce trouble que j'ai observé pendant le conseil... Ah! peut-être... *(Il se lève, et vient se placer entre eux deux d'un air résolu.)* Écoutez-moi, messieurs; vous m'avez condamné à mort... mais je n'ai pas de honte en suppliant mes juges de me faire grâce, de me sauver.

TOUTS DEUX. Le sauver!

CHRISTIAN. Et cette vie que vous m'avez rendue lorsqu'elle était en votre pouvoir, je vous la consacrerai toute entière.

TOUTS DEUX. Comment!

CHRISTIAN. Oui; je m'engage à vous servir avec zèle, que j'en ai mis jusqu'à ce jour pour servir l'Angleterre... enfin je mettrai dans vos mains un moyen certain, infailible, de pénétrer leurs secrets par vous-mêmes... au papier écrit en chiffres par l'amiral, et avec le sceau des armes d'Angleterre.

TOUTS DEUX. Un papier!

CHRISTIAN. J'étais parvenu à le dérober à toutes les recherches... je l'avais caché dans ma prison quod j'ai paru devant le conseil... et devant le conseil je n'ai pas dit toute la vérité sur une des questions que vous m'avez adressées... parce que c'eût été des lors vous livrer cet écrit qui pouvait me perdre, et vous décider à prononcer mon arrêt de mort. Je n'ai pu l'écrire; et maintenant, dans ce qui devait me faire condamner, lorsque je vous le livre volontairement, et que je vous promets de m'en servir avec

VOUS CONTRE VOS ENNEMIS... VOUS VOTEZ, peut-être une raison pour me faire grâce. Cet écrit... le voilà... tenez... prenez-le, en détachant le cercle de ce médaillon.

Il a tiré de son sein un petit médaillon suspendu à une chaîne d'or.

DUBREUIL, le regardant. Grand Dieu! d'où le tenez-vous?

CHRISTIAN. Il ne m'a pas quitté depuis mon enfance... Je l'avais sur ma poitrine lorsqu'on a saccagé le village de Tourville.

TOUS DEUX. Tourville!

DUBREUIL. Ah! malheure! malheur sur moi... (*Bas, à Jacques.*) Moi, son père!

JACQUES, qui s'est à son tour emparé du papier et du médaillon. Je te remercie, mon Dieu!... ce misérable n'est pas mon fils!

DUBREUIL, bas, en s'approchant de lui. Capitaine Jacques, vous êtes trop vengé maintenant...

CHRISTIAN. Ils se consultent... Eh bien, serez-vous donc inflexibles?... La vie!... ah! laissez-moi la vie!

Il tombe à leurs genoux.

DUBREUIL, le relevant et lui serrant la main avec énergie. Viens! viens donc avec moi... à nous deux cette chaloupe!

Christian se précipite vers le rivage, et détache les câbles de la barque.

JACQUES. Que prétendez-vous faire?

DUBREUIL. Mourir! mourir avec lui! Ah! par pitié, qu'il ne tombe pas foudroyé comme un traître; mais qu'il périsse, sans le savoir, d'une mort qui doit sauver le pays... Adieu, Jacques! adieu! et ne m'oubliez pas ma mémoire.

Dubreuil s'éloigne avec Christian dans la barque. Ils se perdent peu à peu.

SCENE XII.

JACQUES, seul.

Le mandiré! impossible!... il faut bien que malgré moi je l'estime et l'admire. Non, Dubreuil, non; je ne te moudrai pas... celui

que tu as rendu si malheureux est forcé de le plaindre: car tu l'as dit, Christian est ton fils... et le mien... le mien, le voilà!

On a entendu en sourdine pendant les dernières lignes de ce monologue une musique religieuse qui se croise pour la première d'Amélie, Paul, Marguerite, et tous les personnages accessoirés.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, MATILOTS ET PEUPLE.

JACQUES, allant embrasser Paul transporté. Paul... mes enfants!... vous serez heureux... et pour vous je puis encore chérir la vie.

PAUL et AMÉLIE. Mon père!

JACQUES. Messieurs, vous avez été témoins de l'insulte que j'ai faite à cette jeune fille, en déchirant le contrat où son nom était écrit près de celui du lieutenant Paul.... Soyez témoins de la réparation... Je jure à présent qu'elle est la plus pure, la plus vertueuse des femmes; c'est moi qui la supplie de me pardonner... et d'accepter la main de mon fils.

PAUL. Mon père!

AMÉLIE. Moi! sa femme!

MARGUERITE, à part, en regardant autour d'elle avec inquiétude. Ma non! a-t-elle réussi, mon Dieu? est-elle parvenue à le sauver?

SCENE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, accourant. Capitaine! capitaine! le prisonnier s'est évadé.

MARGUERITE, avec joie. Évadé!

Tout le monde répète ce mot avec un mouvement de surprise et de colère.

GASPARD. Du haut de la tour des Pilotes, le gendarme de nuit a vu mettre une barque à la mer; mais on peut la pourchasser, et dans l'instant, si vous l'ordonnez...

Mouvement de tous pour marcher au rivage et mettre des embarcations à la mer.

JACQUES. Arrêtez! arrêtez!... cette barque, c'est par mon ordre qu'elle a quitté le rivage.

PAUL. Quel dites-vous, mon père?

MARGUERITE. Par votre ordre!

JACQUES, bas, à Marguerite, en lui serrant la main. Marguerite, je t'ai dit que je n'aurais pas le courage de verser ton sang, et maintenant je n'aurais plus même celui de t'adresser un reproche. Ta sœur a été rachetée déjà par vingt ans de larmes et de repentir; ta sœur est aujourd'hui plus crânement expiée par la mort de deux hommes.

MARGUERITE, avec effroi. Comment?

JACQUES. Tenez, amis, cette barque... la voyez-vous? Il-bas, dans l'ombre, qui s'approche peu à peu du vaisseau ennemi?

TOUS. Oui; la voilà! la voilà!

PAUL. Mon père, à qui donc avez-vous permis d'exécuter mon projet?

JACQUES, sans lui répondre et continuant de montrer à chanceler à ceux qui l'entourent. Regardez encore! ces deux hommes qui font force de rames pour arriver jusqu'à ce navire...

TOUS. Eh bien?

JACQUES. Ce sont le capitaine Dubreuil et Christian.

TOUS. Christian!

MARGUERITE, d'elle-même. Mon fils!

JACQUES, lui remettant le médaillon. Et celui de Dubreuil!

MARGUERITE. Grand Dieu!

JACQUES, reprenant à haute voix. Oui, Christian, le Français au service de l'Angleterre; Christian, qui a voulu réparer aujourd'hui tous les torts de sa vie, et qui, sous les ordres du brave Dubreuil, va mourir avec lui, mourir pour la gloire et le saint de la France.

Violente explosion au lointain, tout l'horizon est en feu. Marguerite est tombée à genoux. Jacques lui tend la main, la relève et l'embrasse.

46648

FIN.

N.º d'Invent.:

1508